

BRABANT

tourisme

REWISBIQUE
Archives

1802

TRIMESTRIEL N° 1
MARS 1990

Bureau de dépôt
Bruxelles X

BRABANT

tourisme

MARS 1990

Prix de ce numéro : 150 F.

Cotisation 1990 (4 numéros) : 450 F.

Revue trimestrielle de la Fédération
Touristique de la Province de Bra-
bant, pour la Communauté fran-
çaise

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et
Willy Vanhelwegen,
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiou

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Alex Kouprianoff

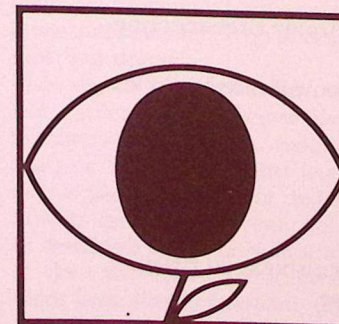
Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la
seule responsabilité de leurs au-
teurs. Ceux non insérés ne sont pas
rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la
revue « Brabant » qui paraît neuf fois par
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).

Editorial, par Didier Rober	2
C'est moi l'architecte, par Victor-Gaston Martiny	3
Mini-Europe, maxi défis, par Thérèse Fiasse	10
Les anciennes verreries de Fauquez, par H. P. Henri-Jaspar	14
Busarder à Bruxelles,... la ligne 20 (2), par Jean-Marie Romiée	16
Henri Logelain (1889-1968), par René Dalemans	26
Tubize, ses environs, son passé, par Yvonne du Jacquier	30
Une découverte touristique à faire... Nethen le beau village rural, par Maurice Dessart	34
Le Musée des Egouts de Bruxelles, par Josée Georis	36
Echo du Patrimoine, par Christian Spapens	41
Rebecq, par Jacqueline Demiddeleer	42
Les mégalithes brabançons, par Willy Charles Brou	44
Rosières en Brabant Wallon. Un coin où l'on aime le cheval, par Josée Georis	54
Expositions, par Catherine Ansiou	55
Vient de paraître, par G. Menne et C. Ansiou	58
Avis-Echos, par C. Ansiou	61



FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

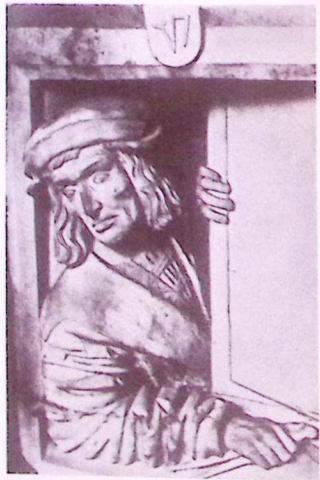
Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Les galeries Saint-Hubert, chef d'œuvre de l'architecte Jean-Pierre Cluysenaer,
furent inaugurées en juin 1847.
(Photo : P.F. Merckx.)

Dans l'Égypte pharaonique, à la XVIIIe dynastie. Senmout, architecte et favori de la reine Hatshepsout, eut le privilège non seulement d'être statufié à maintes reprises tenant dans les bras la jeune princesse Neferoura, mais de figurer à l'égal des dieux, en des endroits fort obscurs il est vrai, dans le grand naos de Deir-el-Bahari dont il fut l'auteur. Chargé d'honneurs à la Cour où il fut également précepteur de Thoutmès III enfant, Senmout s'est vu attribuer deux obélisques - dont l'un existe toujours - élevés dans le temple de Karnak pour commémorer le trentième anniversaire de sa protectrice. L'intérêt des statues-blocs qui le représentent est d'autant plus grand que l'on s'acharna à faire disparaître toute trace de son souvenir après la mort de la reine.

Parmi les architectes du Moyen Age, dont l'anonymat n'est rarement levé autrement que par les attributs du métier figurant sur



Anton Pilgram, représenté à la cathédrale Saint-Etienne à Vienne, dans l'embrasure d'une fausse fenêtre de pierre au linteau frappé du signe maçonnique du Maître. (Extr. de Deutsche Kunst, Angelsachsen-Verlag, VIII, 65, ill. 17).



Anton Pilgram, représenté en buste avec les attributs de sa profession, sous forme de cul-de-lampe soutenant une tribune à l'église Saint-Etienne à Vienne (Bildpostkartenerlag Kellner. K.G., n° 500/4 F.W., Wien).

des pierres tombales ou dans des vitraux, les plus vulgarisés sont ceux qui n'ont pas hésité à faire appel au sculpteur pour immortaliser leurs effigies dans la pierre. Qui ne connaît en effet le portrait en buste d'Anton Pilgram qui, l'équerre et le compas à la main, semble, depuis 1513, observer le déroulement des offices dans l'église Saint-Etienne à Vienne, ici, dans l'embrasure d'une fenêtre dont l'ouverture est simulée, là, courbant l'échine sous le poids de la retombée de nervures soutenant une tribune en corbeille ? Mais il est bien d'autres maîtres d'oeuvre qui, au Moyen Age, choisirent de se faire statufier plutôt que de signer leurs productions. Ainsi procéda Mathieu d'Arras, ce Français établi à Prague où, se souvenant de l'église Saint-Just de Narbonne, il édifia la cathédrale et où il mourut en 1352 après avoir projeté plusieurs monuments pour son pays d'adoption. Il en fut de même pour la famille des Parler, d'origine allemande, dont Peter succéda à

Mathieu d'Arras pour l'achèvement de la cathédrale de Prague, où l'on trouve, bien sûr, son buste. La Renaissance, qui magnifia les artistes, apprécia d'autant plus le procédé qu'il enrichissait l'oeuvre construite d'un apport esthétique supplémentaire : le médaillon de Filippo Brunelleschi, dans le dôme de Florence, fait non seulement honneur à l'architecte de la coupole de *Santa Maria del Fiore*, mais au sculpteur Emilio Cavalcanti, mort en 1461.

L'énorme coupole que l'on ne peut dissocier du paysage de la capitale de la Toscane, produit d'un concours que remporta l'architecte florentin en 1421, peut être considérée comme la première grande oeuvre architecturale d'esprit nouveau au quatorzième. Elle sera suivie, dans ses environs immédiats, de la construction du portique des Innocents (1421-1424), de la chapelle des Pazzi (1429-1444), de la partie centrale du palais Pitti (1440), de l'église *San Spirito* (1444) et de la reconstruction de l'église *San Lorenzo*, tous bâtiments auxquels Brunelleschi attacha également son nom.



Mathieu d'Arras représenté en buste dans la cathédrale de Prague dont il fut le premier architecte (Extr. de P. du COLOMBIER, *Les chantiers des cathédrales*, Paris, 1953, pl. XXVII, fig. 47).

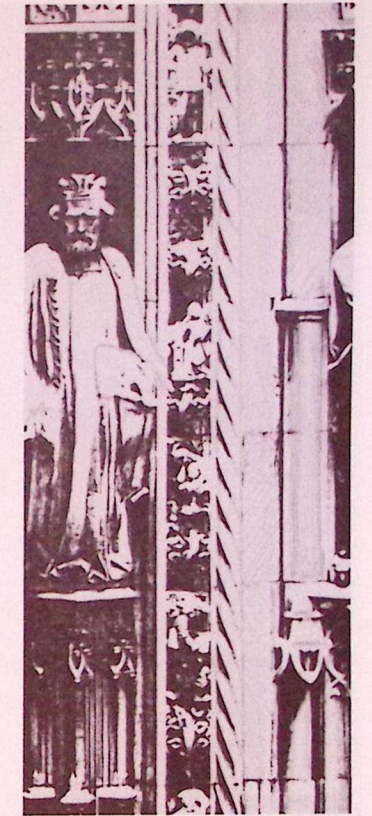


Peter Parler représenté en buste dans la cathédrale de Prague où il succéda à Mathieu d'Arras (Extr. de P. du COLOMBIER, *Les chantiers des cathédrales*, Paris, 1953, pl. XXVII, fig. 46).

Imitant les maîtres d'oeuvre d'une époque qu'il vénérât, et dont il aimait faire revivre le savoir-faire, Viollet-le-Duc, aussi, se fit tailler - en pied ! - à la chapelle du château

de Pierrefonds qu'il restaura, au trumeau de la porte d'entrée, là où les "ymagiers" ne représentaient d'habitude que la Vierge - comme à Notre-Dame de Paris - ou Dieu le Père lui-même - comme à Amiens. De même s'est-il fait statufier par Raphaël Lugeon au portail occidental de la cathédrale de Lausanne, où il apparaît sous les traits du roi David. Le pionnier de la sauvegarde des monuments historiques se retrouve encore perché au faite de la cathédrale que Victor Hugo choisit comme cadre d'un de ses plus célèbres romans, *Notre-Dame de Paris*, au pied de la haute flèche de croisée restituée dans un état ancien.

Eugène Viollet-le-Duc (Paris, 1814 - Lausanne, 1879), formé "sur le tas" chez d'autres architectes, fut recommandé par Prosper Mérimée, inspecteur général des monuments historiques de Fran-



Viollet-le-Duc dans une embrasure du portail occidental de la cathédrale de Lausanne. Statue de Raphaël Lugeon (Extr. du catalogue de l'exposition : *Viollet-le-Duc. Centenaire de la mort à Lausanne*, musée historique de l'Ancien-Evêché, Lausanne, 1979, p. 291).

ce, pour la restauration de nombreux édifices du Moyen Age que le Romantisme avait réhabilités et parmi lesquels, les plus importants, Notre-Dame de Vézelay, Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle, le château de Pierrefonds et la cité de Carcassonne. Auteur d'un *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, en dix volumes, d'un *Dictionnaire du mobilier français de l'époque*

Filippo Brunelleschi représenté en médaillon de marbre dans l'église Sainte-Marie-des-Flours à Florence. (Extr. de Brunelleschi, Astra, Coll. de monographies d'artistes, Florence, Electa éd., 1949, p. 63).



Hendrik Beyaert, architecte complet, dessina la grille en fer forgé du balcon de la maison "Hier ist in de Kater en de Kat", boulevard Adolphe Max à Bruxelles, et la signa ... de son profil. (Détail d'un dessin conservé à l'Institut supérieur d'architecture Victor Horta, à Bruxelles).

carolingienne à la Renaissance, en six volumes, et d'un grand nombre d'ouvrages de vulgarisation parmi lesquels les célèbres *Entretiens sur l'architecture*. Viollet-le-Duc peut également figurer parmi les initiateurs d'une école rationaliste fondée sur l'emploi du métal en architecture.

Chez nous, Henri Beyaert battit tous les records dans la manière de se faire figurer sur des édifices dont il était l'auteur et sur lesquels il fit également graver son nom. Ainsi, il n'y avait pas moyen de se tromper sur l'attribution des oeuvres à l'architecte qui en avait dressé les plans. Déjà, dans la façade de la Maison des Chats - ainsi appelée parce qu'il s'y trouve cette curieuse inscription en néerlandais *Hier ist in de Kater en de Kat* - qu'il acheva en 1874 le long de l'actuel

Hendrik Beyaert, sculpté au naturel par Melot, au haut d'une tourelle d'escalier - aujourd'hui disparue - de l'ancienne Banque nationale à Bruxelles. (Extr. de DENIS-FRANCOIS, *Un grand architecte, orne une petite coupure*, in *Habiter - Wonen*, n° 78, p. 29).

boulevard Adolphe Max (anciennement boulevard du Nord). Beyaert avait-il timidement esquissé son profil dans les rinceaux en fer forgé qui clôturent la balustrade du balcon ornant le pignon (3).

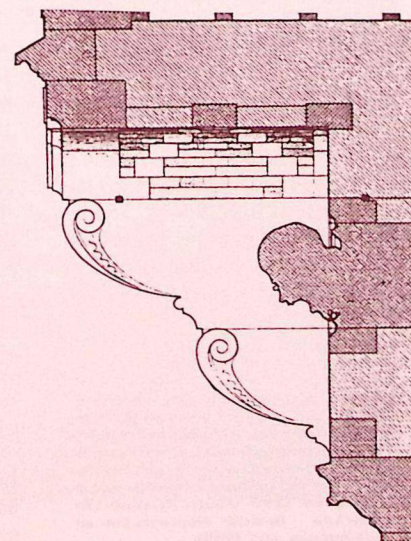
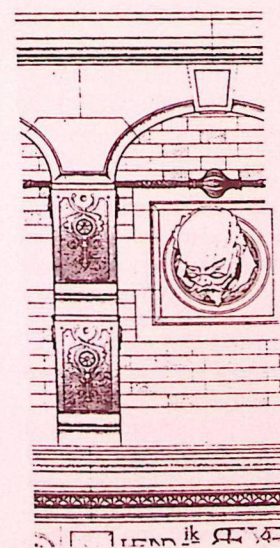
Mais deux ans plus tard, en 1876, on put le voir grande nature au sommet intérieur d'une tourelle au siège de la Banque nationale, à Bruxelles également, dont les travaux lui avaient été confiés à la suite du désistement de Wynand Janssens, co-lauréat du concours d'architecture qui avait été ouvert en vue de l'érection de cet immeuble de prestige. Là, avant



qu'il ne fut descendu de son observatoire, démoli pour faire place, en 1976, à l'actuelle aile de la banque, boulevard de l'Impératrice, il se penchait hardiment sur le vide, scrutant attentivement les marches de l'escalier tournant montant jusqu'à lui, comme pour dire aux personnes qui empruntaient ce passage : je suis là ! Humaniste de surcroît, l'illustre architecte avait fait ajouter une table d'inscription sur laquelle il prenait appui et sur laquelle on pouvait lire une savoureuse dédicace autobiographique en néerlandais rappelant ses nom, prénoms, lieu et date de naissance et qui se terminait par un aveu, un

Hendrik Beyaert et un autre personnage, observant les passants du haut de deux pignons de la succursale de la Banque nationale à Anvers. (Photo : collection de la Banque nationale).

doute, un souhait et une prière : "architecte à Bruxelles et vivant là en bonne santé en l'an 1876 et c'est là qu'il mourra, Dieu sait quand ! Mais le plus tard sera le mieux. Priez pour sa pauvre âme, il pense que ce sera nécessaire". Beyaert récidiva à Anvers à la succursale de la Banque nationale dont il avait reçu la commande et qu'il acheva en 1878. Plus modeste, il y limita cependant sa présence à une tête en haut relief qui semble surgir d'un faux oculus ornant une niche en forme de tabernacle au sommet d'un des deux pignons surmontant la façade, côté cour, de l'hôtel des administrateurs. Il y fait le pendant à une autre tête - l'entrepreneur ? un faune ? - disposée de la même manière dans l'autre pignon. Il répéta ce motif sous la bretèche du château de Wespelaer, qu'il souligna, afin que nul ne l'ignore, d'un *Hendrik Beyaert van Kortrijk Bouwmeester*, signature dans laquelle - est-ce fantaisie, humour ou narcis-



sisme ? - le *ik* de Hendrik est un exposant et le *B* et le *R* de Beyaert sont à l'envers ... Entre-temps il avait projeté le square du Petit-Sablon dont on admire aujourd'hui la clôture faite de grilles en fer forgé aux motifs variés, séparées par des colonnettes d'allure gothique surmontées chacune d'une statuette en bronze personnifiant une corporation. Ayant vraisemblablement servi de modèle au sculpteur G. Van Kerckhove, Henri Beyaert, le compas dans une main et un

Tel quelque passant la tête par un oculus, Hendrik Beyaert apparaît à l'abri d'un oriel au château de Wespelaer. (Détails extraits de *Travaux d'architecture exécutés en Belgique par Henri Beyaert, architecte, Bruxelles, s.d., vol. I, pl. 21*).

plan déroulé dans l'autre, s'y est fait identifier - noblesse oblige - au Métier des Quatre Couronnés! Henri Beyaert, Courtraisien de naissance (29 juillet 1823), décéda à Bruxelles, comme il l'avait supposé, en 1894. Elève de Tilman-François Suys à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville d'adoption, il avait, tout de suite après ses études, abandonné l'esprit classique dont il avait été nourri pour se donner entièrement à une architecture qu'il voulait de caractère national. La Banque n'oublia pas son premier architecte : pour commémorer le centenaire de sa fondation, en 1977, elle imprima des billets de 100 francs à l'effigie de Beyaert. S'il avait encore vécu à cette époque, notre homme ne s'en serait nullement étonné ...

Moins connue est la tête de Jean Rombaux, l'architecte de la Ville de Bruxelles, que le sculpteur



La main droite formant visière pour mieux mesurer la hauteur qui le sépare du sol. Jean Rombaux s'est fait donner l'allure d'un maître d'oeuvre du Moyen Age par le sculpteur Henri Dresselaers, à la base du pignon de la façade ouest de la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles qu'il restaura de 1952 à 1972. (Extr. de la revue Brabant, n° 3-4, 1982, p. 56).



Henri Dresselaers façonna en guise de cul-de-lampe lors de la restauration des tours de la cathédrale Saint-Michel en 1954. Né à Schaerbeek le 11 novembre 1901, décédé à Jette-Saint-Pierre le 2 juin 1979, Jean Rombaux fut élève d'Emile Lambot à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles qu'il quitta en 1923 pour se consacrer entièrement à l'Administration, cinq ans plus tard, après avoir effectué un stage chez Victor Horta et remporté le prix du Grand concours triennal de la Ville de Bruxelles. C'est en qualité d'architecte principal au Service d'architecture de la Ville qu'il put matérialiser la passion qui le rongait pour les monuments historiques. La quasi totalité des édifices publics de la capitale portent d'ailleurs son empreinte de restaurateur.

Sa philosophie en la matière se reflète entièrement dans les prescriptions d'un plan particulier baptisé "Ilot sacré n°1", approuvé par arrêté royal le 24 août 1960, qui fait aujourd'hui jurisprudence : obligation est faite à quiconque désire reconstruire aux abords de la Grand-Place de Bruxelles, d'adopter la forme qu'avaient les pignons bruxellois aux XVIIe et XVIIIe siècles... même dans des rues tracées au XIXe (4).

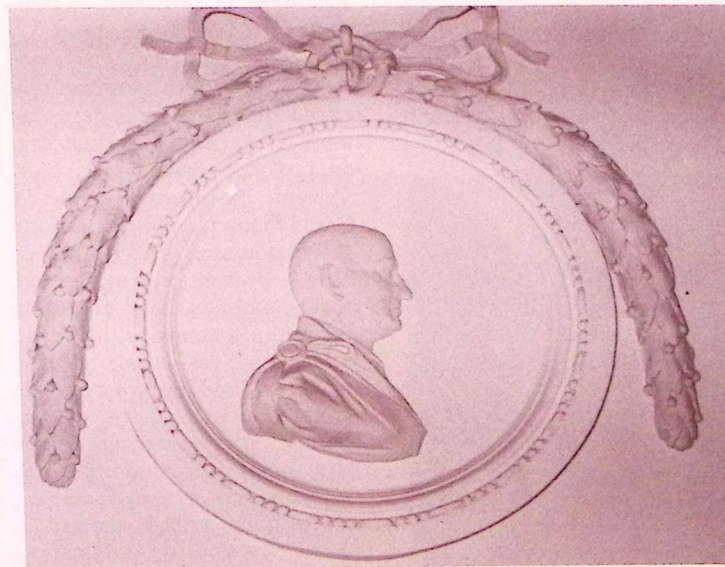
Complice du sculpteur G. Van Kerckhove, Henri Beyaert, auteur du square du Petit Sablon à Bruxelles, se laissa portraiturer dans une statue en bronze, symbolisant le Métier des Quatre Couronnés, qui orne un pilier d'une des grilles d'entrée du jardin inauguré en 1890 (Photo Vlaamse Gemeenschap. Bestuur Monumenten en Landschappen, mai 1989).

Mais la figuration d'architectes dans les édifices peut malgré tout poser des problèmes lorsqu'elle ne s'accompagne d'aucune autre indication. C'est le cas de représentations commémoratives ou de manifestations d'hommage muettes, étrangères à la volonté de l'artiste honoré. C'est encore le cas lorsqu'un architecte, par boutade, accepte de servir de modèle pour reconstituer un élément architectonique dont le dessin original a été effacé par l'érosion. S'il n'en est porté témoignage d'une façon ou d'une autre, son souvenir risque très fort de s'estomper, ne laissant subsister qu'une image dont l'identification pourrait, ultérieurement, diviser les historiens de l'art ... Artifice ou produit d'un acte facétieux, il existe bel et bien une telle reproduction dans le couloir qui joint la tribune de la chapelle royale - actuellement église protestante - au palais de Charles de Lorraine, place du Musée à Bruxelles. Alors que nous tentions de mettre un nom sur le profil "à la romaine" décorant le trumeau sud du couloir, l'architecte Roland Delers, un des restaurateurs des lieux en 1970, nous révéla à notre grand étonnement, qu'il s'agis-

sait de la transposition savamment interprétée d'une photographie qu'il avait prise de son confrère Donald Portielje, alors fonctionnaire dirigeant représentant sur le chantier le ministère des Travaux publics maître de l'ouvrage !

Né à Anvers le 27 septembre 1912, Donald Jean Joseph Portielje, membre de toute une lignée d'artistes, fit ses classes d'architecture à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers de 1930 à 1935 avant d'entreprendre une carrière administrative quatre ans plus tard, après un stage chez l'architecte Léon Stynen et une association avec son père. Architecte puis architecte en chef f.f. au Service des bâtiments du ministère des Travaux publics, il fut auteur de projet pour l'Athénée royal de Keerbergen, deux ailes du château de Tervueren, un laboratoire au

Un des quatre "empereurs romains" ornant le vestibule joignant la tribune de la chapelle royale à l'étage de la rotonde du palais de Charles de Lorraine à Bruxelles (Ministère des Travaux publics, section photographie, n° 202361, 31 janvier 1989)...



musée de l'Afrique centrale et un nouveau corps de garde au palais royal de Bruxelles.

Estimé de tous ses confrères du secteur privé oeuvrant pour compte de l'Etat sous sa haute direction, Donald Portielje prit une retraite bien méritée en 1977 après trente-huit années de bons et loyaux services.

L'anecdote qui le concerne me fut confirmée par l'intéressé en personne, sur place, lors du vernissage, en septembre 1987, de l'exposition Charles de Lorraine organisée dans le cadre des manifestations Europalia-Autriche.

Il serait donc vain de vouloir trouver, dans le médaillon qui représente son profil, la tête d'un quelconque empereur romain ... ni même les traces de l'habileté d'un stucateur du XVIIIe siècle. Mais, consolons-nous : les trois médaillons originaux qui avoisinent celui figurant Portielje, ne sont pas non plus, selon le professeur Jean Balty, spécialiste du portrait romain, la reproduction de visages connus d'empereurs!



... et son modèle original, l'architecte Donald Portielje, alors architecte en chef de la Régie des bâtiments du ministère des Travaux publics, maître d'ouvrage de la restauration de la chapelle royale en 1970 (Photo Roland Delers).

Ne seraient-ils pas, en définitive, l'évocation "d'augustes" personnages valant signature?

Notes

- (1) Francisque SARCEY, *L'anonymat des architectes*, in "L'Emulation", 1892, col. 29-30.
- (2) V. G. MARTINY, *La naissance de la profession libérale d'architecte en Belgique*, in "Annuaire S.A.D.Br." (Société des architectes diplômés de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles), 1954, pp. 2-7, ill. et *L'évolution de la profession d'architecte*, id., 1960, pp. 3-17, ill.
- (3) Il m'est agréable de remercier ici mon confrère J. VICTOIR, à qui je dois cette découverte.
- (4) C'est notamment le cas pour les immeubles n° 17 et 19, rue Saint-Jean. Cfr. V.G. MARTINY, *Restaurer et rénover à Bruxelles*, in "Bulletin de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique", 5^e série, t. LXVIII, 1986, fasc., 1-2, p. 48 et fig. 19.

MINI-EUROPE, MAXI DEFIS

par Thérèse FIASSE

Voir toute l'Europe en une matinée ou une après-midi... Pari mégalo ou réalité ? Réalité, car, depuis le premier juin 1989, ce défi est relevé à Bruparck. Deux hectares sont dévolus, à l'ombre des neuf boules de l'Atomium, à l'accueil de la "Mini-Europe", soit un ensemble de 70 sites représentant les douze Etats membres de la Communauté Economique Européenne, le tout en 350 maquettes au 1/25ème.

La réalisation de ce parc miniature est principalement due au groupe Walibi s.a.. Le directeur de la Mini-Europe, *Thierry Meeus* qui n'est autre que le fils d'*Eddy Meeus* le père fondateur de Walibi-Belgique, nous a accordé une longue interview. En bref, nous a confié *Thierry Meeus*, le but majeur poursuivi par les membres de la direction de la Mini-Europe, est de donner aux visiteurs une idée positive de la C.E.E. Ainsi, les réalisations actuelles et futures du Marché Commun se mêlent aux divers héritages du passé. Tout cela, à travers une

approche populaire, qui s'adresse aussi bien aux enfants qu'aux adultes. "Qui est le voisin", vaste question, trouve des éléments de réponses à Bruparck... Alors, ne manquez pas cette occasion de faire ou de parfaire la connaissance de ce qu'ont été et de ce que sont les réalisations concrètes de cette Europe dont les médias vous donnent, bien souvent, une image exclusivement institutionnelle, et, de ce fait-là, quelque peu hermétique...

Genèse du projet

L'initiative du projet revient au groupe hollandais *Hovax* (spécialisé dans la location de voitures). Dès 1986, la firme s'attelle à la tâche. Cependant, pour diverses raisons, notamment techniques, la société néerlandaise confie la poursuite des travaux au groupe *Walibi* en juin 1988. L'esprit du projet est quelque peu modifié : le présent et le futur de la C.E.E. côtoieront maintenant le passé de l'Europe.

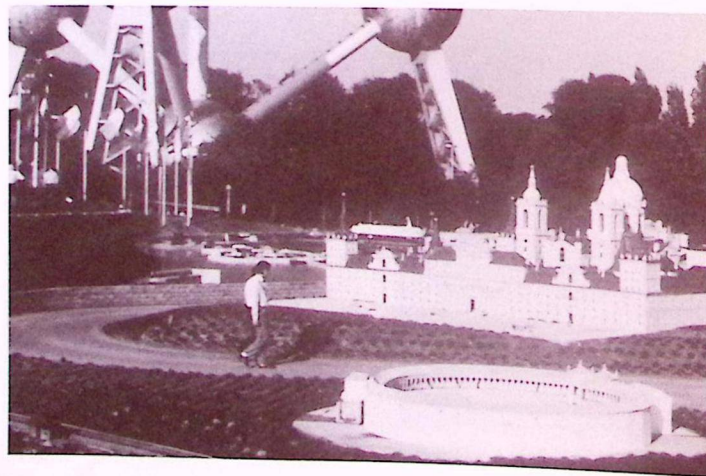
La maquette de l'Hôtel de Ville de Bruxelles est une oeuvre du groupe *Hovax*, qui reste actionnaire de la Mini-Europe à raison de 17%. La Société Régionale d'Investissements pour Bruxelles, la S.R.I.B., y intervient pour 21%. La s.a. *Walibi* détient, quant à elle, les 62% restants.

La Mini-Europe est la cinquième attraction touristique gérée par *Walibi*, qui administre le parc à thème *Walibi*, le complexe aquatique *Aqualibi*, le Musée de Cire de Bruxelles (*Historium*) et le parc *Walibi Rhône-Alpes* (près de Lyon en France). Le dynamisme du groupe est consacré par son entrée en Bourse en juin 1988. 500 millions de FB ont été investis dans la Mini-Europe. Le projet est appuyé et patronné par la Communauté Européenne.

Relancer le tourisme à Bruxelles et dans le Brabant

"La mini-Europe constitue une excellente occasion, pour les touristes de passage à Bruxelles, de prolonger leur séjour. Bien souvent, ils ne visitent que la Grand-Place, puis s'en vont. Nous avons pourtant, à Bruxelles et dans le Brabant, des musées de qualité, mais qui, par manque de publicité, d'animations, n'attirent guère les foules... Dans ce domaine, la Mini-Europe est performante. Nous espérons qu'elle suscitera, chez les visiteurs étrangers, l'envie de s'attarder dans la capitale européenne et de découvrir les régions qui la bordent... Quant au succès de la Mini-Eu-

L'Escurial et des arènes, au pied de l'Atomium (photo : A. Kouprianoff).



L'Orient face au Sacré-Coeur, mais pas à Montmartre (photo : A. Kouprianoff).

public ? En effet, leur proximité recèle un risque... A cette question, *Thierry Meeus* répond que cette proximité obéit à la volonté, de la part des concepteurs de la Mini-Europe, de donner aux gens une vision extrêmement précise des sites et autres oeuvres de la C.E.E. "Nous préférons que les visiteurs puissent percevoir les moindres détails, au prix, peut-être d'un peu de vandalisme."

A l'échelle de 1/25ème, on peut comparer la Tour de Pise et la fusée Ariane !

La réalisation de la Mini-Europe obéit à un parti-pris : toutes les maquettes respectent une échelle de 1/25ème. Ce parti-pris, qui répond à une volonté d'homogénéité, a conduit les concepteurs de la Mini-Europe à sacrifier des monuments tels que l'incontournable Tour Eiffel, par exemple. En effet, si celle-ci avait été érigée au 1/25ème, elle aurait atteint une hauteur de 12 mètres, et exigé, au sol, une surface de 144 m² ! Le projet de réaliser la Place Saint-Pierre de Rome en miniature fut abandonné pour les mêmes raisons.

rope, nous avons bon espoir : le parc miniature a déjà drainé, en juin, plus de visiteurs que l'Atomium", nous a confié *Thierry Meeus*.

La construction des maquettes : une technique nouvelle

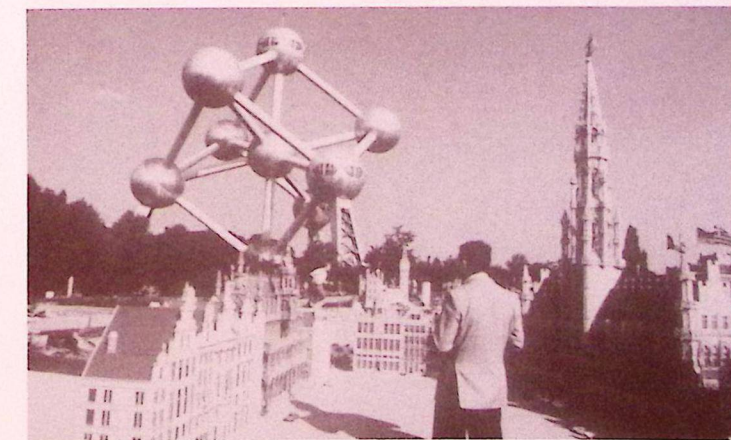
La construction des maquettes fut confiée à trois types ou groupes d'artisans.

Le premier groupe comprenait 55 ateliers de maquettistes spécialisés venant de 7 pays de la C.E.E.. Ils furent les plus nombreux à collaborer à la construction des maquettes... Les plus professionnels aussi, d'après notre interlocuteur. Le deuxième groupe rassemblait des artistes, des sculpteurs surtout.

Le troisième groupe était composé d'"hobbymen". Pour réaliser une maquette, on procède de la façon suivante : on sculpte différentes pièces en matériaux divers et on les assemble sur une plaque appelée "Master". Sur cette plaque, on coule du silicone de très bonne qualité. Ce moule gardera l'empreinte du Master avec beaucoup

de finesse, le silicone ayant permis la création d'un moule souple évitant les craquelures après le séchage. Enfin, dans le moule, on coule l'époxy ou le polyester liquide. Une difficulté résultant de ce procédé, liée à cette matière est l'effet de rétrécissement, d'environ 7%.

Quelques maquettes ont été élaborées dans d'autres matières que l'époxy. Ainsi, le château de *Chenonceaux*, qui fut construit en pierre de France et la Tour de Pise, qui fut réalisée en marbre. Ces maquettes et ces objets miniaturisés, que leurs matières garantissent des intempéries, résisteront-ils, par contre, à la curiosité du



Franchir la Grand-Place en deux enjambées (photo : A. Kouprianoff).

Cette volonté d'homogénéité exigea également, bien souvent, des dépenses importantes. Ainsi, une locomotive de 500.000 FB, des wagons de 200.000 FB. Des miniatures représentant ces moyens de locomotion existaient certes déjà dans le commerce, pour des sommes bien moindres... Seulement, ces objets ne respectaient pas tout à fait l'échelle adoptée, et, sur ce point, les réalisateurs de la Mini-Europe ne transigèrent pas. "Ce qui compte, pour le visiteur, c'est d'avoir une

vue d'ensemble des réalisations de la C.E.E., c'est-à-dire des monuments, mais aussi des engins spatiaux, des moyens de communication (autoroutes, tunnels...), des moyens de locomotion (avions, bateaux, trains, voitures...); cette vue d'ensemble lui offre la possibilité de comparer tel ou tel monument, par exemple la Tour de Pise et la fusée Ariane. Le visiteur prend conscience de l'importance de telle ou telle création, ainsi le Berlaymont, dont la massive présence apparaît... Ces

comparaisons ne sont possibles qu'à la stricte condition de respecter une même échelle...", commente l'enthousiaste directeur de la Mini-Europe.

Des animations

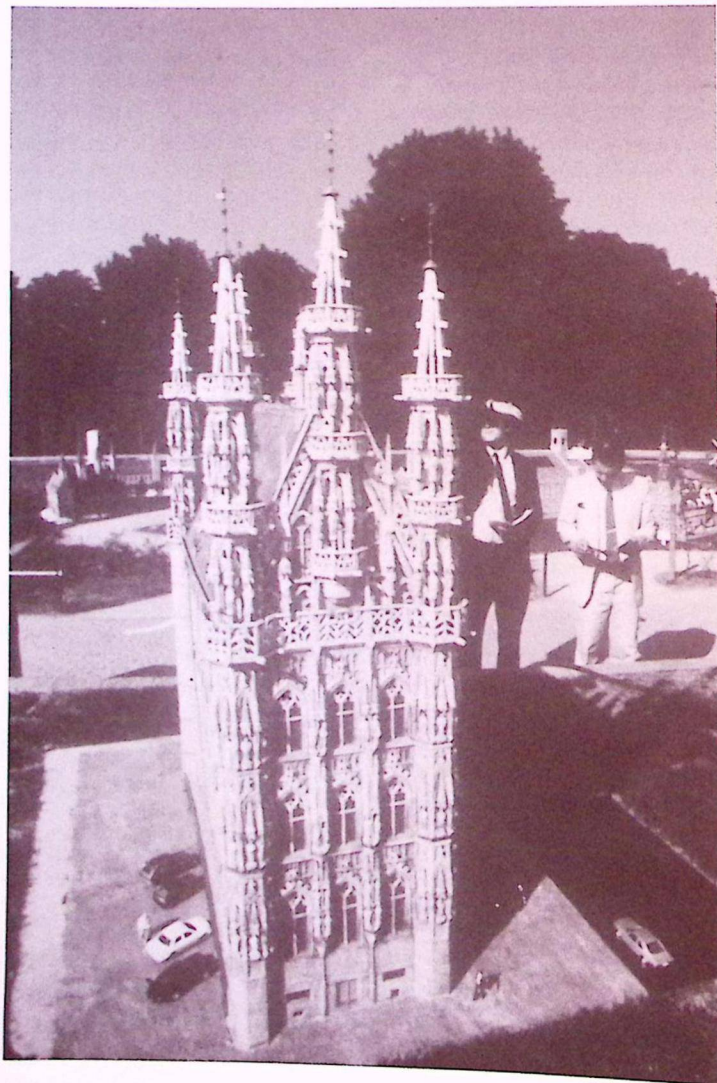
Des animations ont été mises au point sur le site de la Mini-Europe. Ainsi, lors de votre visite, vous entendrez sonner Big Ben, vous verrez Ariane 4 prendre son envol, le TGV circuler allègrement, des voitures dévorer les kilomètres du réseau autoroutier européen...

La réalisation de toutes ces animations a été confiée au service technique électricité-électronique de Walibi. Avec l'aide de Landis et Gyr, fabricant entre autres d'automates programmables, un réseau informatique a été mis en place sur le site de manière à permettre une supervision et une commande centralisée de toutes les animations.

Mini-Europe, maxi défis : quelques anecdotes

On s'en doute, l'exécution d'un projet tel que la Mini-Europe ne fut pas de tout repos. Outre les 200 000 heures nécessaires à la réalisation des maquettes (la cathédrale de Pise exigea à elle seule 8 000 heures de travail), de nombreuses difficultés surgirent au cours de l'élaboration des miniatures. En voici quelques-unes, en vrac. Les plans de la "Maison du Roi", située à la Grand-Place de Bruxelles, ont disparu. Qu'à cela ne tienne, l'architecte chargé de cette maquette prit son courage à deux mains et redessina tout !

L'Hôtel de Ville de Louvain en réduction devient une chasse splendide (photo : A. Kouprianoff).



Capitale du fromage hollandais, Alkmaar, avec ses jolies maisons typiques et sa Tour des Accises (photo : A. Kouprianoff).

D'autre part, saviez-vous qu'une gondole n'est pas symétrique pour des raisons d'équilibre, vu le poids du gondolier ?

En tout cas, artisans, sculpteurs, architectes, maquettistes attirés et hobbymen travaillèrent tous avec le désir de réaliser leur chef-d'oeuvre. Au point que l'artiste hollandais **Arthur Thuys**, réalisateur du "Poids Public" d'Alkmaar, détruisit sa maquette quand il contempla les oeuvres des autres artistes et en recommença une autre ! Motif invoqué : sa création n'atteignait pas la perfection de celles de ses collègues-maquettistes...

Un autre perfectionniste, le maquettiste du "Palazzo Publico" à Sienna, alla jusqu'à réaliser, quant à lui, la cour intérieure de l'édifice, qu'on ne peut voir qu'avec énormément de difficultés !

Certaines maquettes furent cependant construites avec plus de facilités, notamment "Beaubourg" et la "fusée Ariane 4". Beaubourg fut créé par le maquettiste qui avait travaillé avec l'architecte du Centre Pompidou et Ariane 4 fut élaborée par le maquettiste attiré d'E.S.A. (European Space Agency).

Les coûts atteints par certaines maquettes défient de même souvent l'imagination. L'hôtel de ville de Bruxelles, par exemple, coûta la coquette somme de 15 millions de FB ! Cet édifice nécessita, en outre, entre autres difficultés, la sculpture de 294 petites statuettes, toutes à l'échelle de 1/25ème.

Une Mini-Europe à l'image de la Grande Europe

Quels sont les objectifs des promoteurs de la Mini-Europe ? D'après le directeur de cette



nouvelle attraction, l'objectif principal est de communiquer au visiteur un maximum d'informations positives sur les réalisations passées, quotidiennes et futures de la C.E.E..

En ce qui concerne l'héritage du passé, la Mini-Europe met en évidence divers apports. Citons-en quelques-uns.

Le courant démocratique apparaît, symbolisé par de nombreux sites. Le Parthénon illustre son émergence. Les libertés des villes, au Moyen Age, trouvent leur expression dans des cités telles que Sienna et Venise. Le parlementarisme moderne s'incarne dans le très britannique Westminster Palace. Et l'"euro-démocratie" culmine au Berlaymont...

La soif d'apprendre chez les Européens se traduit, au XVIème siècle, par les Grandes Découvertes. La "Torre de Belém", à Lisbonne, rappelle les départs de navigateurs tels que Vasco de Gama et Cabral...

La Chrétienté, composante déterminante de la dynamique européenne, est présente à travers ses monastères irlandais, responsables de la propagation de la foi dans l'Europe médiévale, Rome et la fille aînée de l'Eglise, la France.

Un christianisme qui inspira les

bâtisseurs de cathédrales durant longtemps en Europe. On manipula, en 150 ans d'histoire française, pour la construction des cathédrales, un plus grand volume de pierres que ce que les Egyptiens mirent en oeuvre pendant 2 000 ans...

Des villes comme Amiens, Beauvais... entrèrent en compétition pour bâtir "la plus haute voûte". Bien souvent, les cathédrales, parfois construites pour contenir 10 000 personnes, laissèrent l'économie des villes où elles se situaient exsangue...

De tels défis nous laissent rêveurs... L'Europe actuelle a-t-elle de quoi s'enorgueillir, possède-t-elle cet esprit d'entreprise, ce dynamisme créatif ?

La mini-Europe répond par l'affirmative à cette interrogation essentielle. Bien que dans d'autres domaines, le Marché Commun ne cesse de se développer. En témoignent des travaux tels que le Tunnel sous la Manche, qui reliera Folkestone à Calais en 35 minutes; le TGV; le Jetfoil ainsi que le jumbo-ferry; l'Airbus; Beaubourg; la fusée Ariane; le réseau autoroutier, qui avec ses 2 600 000 kilomètres, est le réseau le plus dense au monde, etc...

Les anciennes verreries de Fauquez

ou "Réflexions saugrenues sur un site d'archéologie industrielle en Brabant Wallon"

par H.P. Henri-Jaspar,
Conservateur du Musée du
Cheval à Spa.

Deux archéologues industriels "en goguette" ont choisi la roulotte gitane tirée par deux chevaux brabançons de trait, pour visiter le site, ou du moins ce qu'il en reste, des célèbres "Verreries de Fauquez".

Le village original des maisons ouvrières à un étage reste entier, mais son aspect uniforme a fort changé ! On y compte une centaine de maisons. Toutes, dans les trois rues ont maintenant un aspect différent suivant le goût des nouveaux propriétaires. Celles de la petite place centrale, faisant le pendant des anciens bureaux, sont cependant intactes; elles permettent de juger de l'état des décorations discrètes en

verre du style 1928.

Bien entendu, on peut taxer Arthur Brancart le fondateur, de "paternaliste". Il n'en est pas moins vrai que pour l'époque, la recherche architecturale avec l'emploi de la "Marbrite" de production locale fit fureur. Ce fut non seulement une exposition permanente de plein air et donc un laboratoire d'essais, mais encore pour le personnel une mise à disposition esthétique, à la mode du temps et même un tantinet luxueuse. C'était la pleine mode du Modern Style actuellement si prisé ! Et il faut le dire ici, l'aspect actuel du village est ruiné, soit par la démolition pour la récupéra-

tion des terrains ou des matériaux, soit par le goût parfois discutable des nouveaux propriétaires.

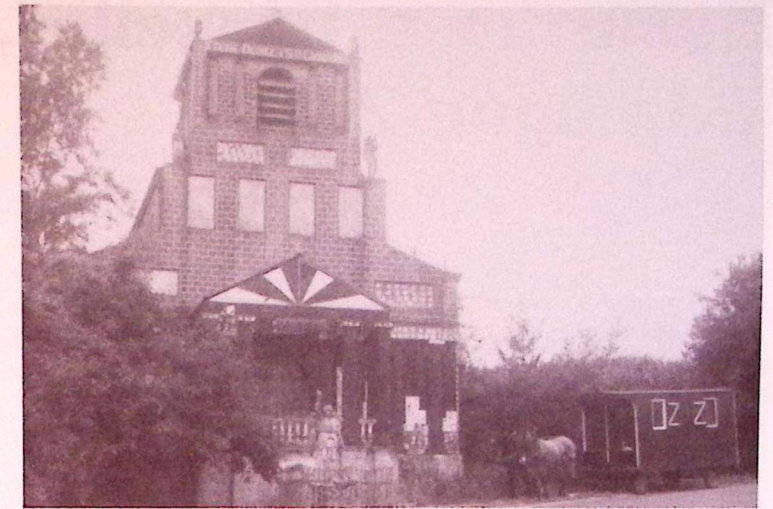
Ce préambule étant fait sur les malheurs du site archéologique de Fauquez et de ses verreries connues anciennement dans les cinq continents, parlons de ce qu'il reste à voir: le principal bâtiment de la place, les anciens bureaux, ressemble un peu à une maison communale cossue, et précédée du monument aux morts et déportés de l'usine. Rappelons qu'il y eut parmi le personnel bien des héros de la Résistance.

Sur cette place, les monuments du fondateur et une mise au tombeau en pierre de France se voient. La salle des fêtes existe encore. Au fronton, la devise encourageante: "Bien travailler, Bien s'amuser"; malheureusement, elle a été complètement pillée, et seule l'architecture et la conception sont visibles. Les murs extérieurs sont encore debouts. L'intérieur où l'on pénètre par trois grandes portes cochères,

Au pied du monument édifié en l'honneur du fondateur des verreries, les chevaux attendent sagement l'ordre de repartir (Photo H.P. Jaspar).



L'église Sainte-Lutgarde a perdu la plupart des ses marbrites (Photo H.P. Jaspar).



démontre l'utilisation de la forte déclivité du terrain !

La scène se trouvant dans le fond du terrain est en fort contrebas. Chaque spectateur, installé sur les sièges de bois en rangées fixées au sol, pouvait voir distinctement. Tous les murs sont de verres opalins collés à la maçonnerie. La large cabine technique, accessible par la large porte centrale, existe toujours; de là on projetait les films ou on commandait les décors et le rideau de scène. Dans cet amphithéâtre, on organisait les fêtes de l'usine, les réunions de familles et les rassemblements politiques ou syndicaux. En face, il y avait l'estaminet local, la boulangerie-épicerie-pâtisserie; tout cela existe toujours, mais est regrettamment et publiquement remis au goût de notre jour.

Sur cette petite place nous avons arrêté notre roulotte, comme les gitans et les bateleurs d'antan, puis nous nous sommes fournis chez les artisans locaux en posant nos questions plus ou moins insidieuses.

Bordant encore ce Mail non arboré, le dispensaire des ouvriers, miniclinique locale. Plus loin sur la pente de la colline, visible de partout, la chapelle toute couverte de verre aux tons chauds existe encore. Mais son nouveau propriétaire, un fermier du coin en a récupéré les matériaux de façon sacrilège

(comme après 1789 !). Tous les revêtements de verre sont cassés ou décollés, les vitraux sont enlevés et vendus, les mosaïques qui avaient tant coûté aux artistes bénévoles-ouvriers de l'usine ont disparu. Il est malheureux de signaler que le site de Fauquez ne fut pas repris comme le Grand Hornu, par un architecte-mécène comme Monsieur Guche. A quelques kilomètres de Nivelles et de Ronquières si connus, les Verreries de Fauquez ne fermèrent qu'en 1973; elles occupèrent plus de 3.000 ouvriers. Fondées avant 1914, elles périclitèrent en 1940, faute de pigments en provenance des pays belligérants, elles qui s'étaient données comme spécialités, le verre coloré et opalin. Jamais, elles ne purent remonter le courant économique après les événements. Elles avaient perdu la clientèle à l'exportation et durent lutter contre l'emploi des matières synthétiques. Par-ci par-là, les maisons des

environs ont encore quelques enjolivements de façades en verre pilé ou l'un ou l'autre trumeau de fenêtre que vous aurez plaisir à découvrir lors de votre promenade.

Ce site, s'il eut été protégé, aurait contribué à la richesse de notre Brabant et à son archéologie industrielle, surtout que ce style suivant la mode si cyclique, revient au goût du jour. Pour l'avoir vu au pas lent de nos chevaux de trait, nous pouvons vous assurer que c'est un moment à vivre tant qu'il en est encore calmement temps. Le soir, nous sommes retournés le long du canal et de ses biefs désaffectés, vers le terrain réservé aux gens de passage et avons longuement discuté avec le feu de bois,...

Tous renseignements relatifs aux **voyages en roulotte en Brabant Wallon** peuvent être obtenus auprès de : Monsieur M. Wauthier, rue du Sart, 45 à 1460 Ittre, Tél: 067/64.67.51.

Busarder à Bruxelles, ...la ligne 20 (2)

par Jean-Marie ROMIEE

Pour ceux qui en auraient perdu l'usage, les bus de la Société des Transports Intercommunaux Bruxellois sont ces longues boîtes normalement jaunes avec roues et fenêtres que les automobilistes ont souvent devant le nez et parfois même dans le nez. Avec toutes les autres, ces personnes pourront découvrir dans cette série un aspect jusqu'ici négligé de l'utilité de ces véhicules, le tourisme démocratique. Cette nouveauté est livrée par "Brabant Tourisme" avec le mode d'emploi : il suffit à l'usager de profiter de chaque arrêt pour prendre connaissance de ce que le paysage urbain va lui offrir s'il veut bien, sauf exception, tourner la tête à droite. En caractères gras, le même voyageur trouvera, par la lecture rapide, ce qu'il doit savoir si, par malheur, son bus prend le mors aux dents (*).

20 Hunderenveld

(*) Les chiffres placés entre parenthèses correspondent aux numéros de points d'arrêt précédant des tronçons qui ne font pas l'objet de commentaires.

DE WOLUWE (VERHEYLEWEGEN) A BERCHEM (HUNDERENVELD)

Notre rendez-vous pour ce second voyage à bord du "20", en sens inverse du premier : en tête



de ligne, place Verheylewegen, à Woluwe-Saint-Lambert. A proximité est également fixé un point d'arrêt du bus 29.

1. Verheylewegen : vous allez voir ce que vous allez voir

Ce bus va avaler en votre compagnie **17 km et demi, de l'est au nord-ouest de l'ag-**

glomération bruxelloise. Au programme : le Bruxelles de Léopold II, la capitale européenne, des souvenirs de Léopold 1er, le quartier royal, le vieux Sablon, l'extension des Marolles, le Midi, Bruxelles-ouest, Koekelberg et Berchem-Sainte-Agathe, en **40 étapes**, sans compter la "spéciale dimanche".

2. Meudon : écoles, ralentir

Au passage, à saisir, un **centre scolaire avec un "Penseur"** pensé **par un élève... d'Oscar Jespers** et une fresque haute en couleurs réalisée par de mini-artistes (11 et 12 ans) de l'école. Autre établissement d'enseignement, **face à l'arrêt suivant**: l'**Institut royal pour sourds-muets et aveugles** (familles néerlandophones) créé vers **1878** à une époque où les maisons étaient encore rares dans les environs. On y remarque en apparence deux chapelles mais celle de droite n'affecte cet aspect que pour la symétrie.

3. Degroof : horizons

En suivant, après l'avenue Georges-Henri, le **boulevard de gauche** vous aurez le temps de jeter un coup d'oeil sur le **"Pégase", bas relief du n° 77, oeuvre de l'Ostendais Oscar De Clerck** qui commença sa carrière en déconcertant les critiques et, **au n° 95, sur un bas-relief avec emblème**

En traversant l'avenue Georges-Henri (photo : A. Kouprianoff).

Pégase s'envole boulevard Brand Whitlock (photo : C. Ansiau).

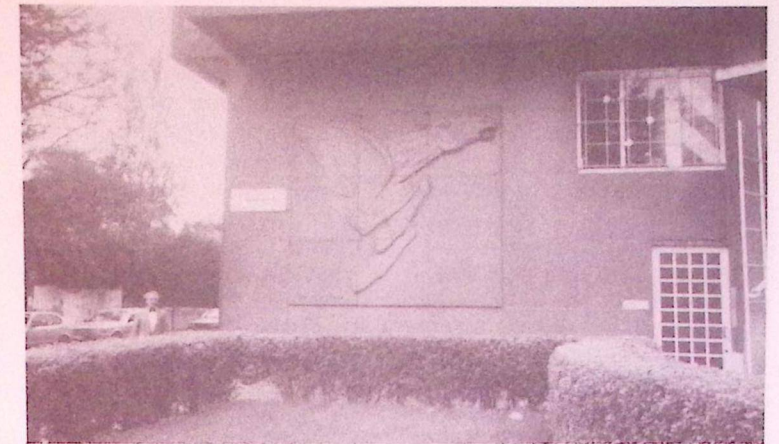
maçonnique comme le voulait le propriétaire primitif de l'immeuble en 1930.

4. Georges-Henri : reliques en bois

A l'angle gauche de la première voie adjacente, je vous présente le **parc d'un centre scolaire** : on peut imaginer que c'est un **reste du grand bois de Linthout (231 hectares avec de nombreux "linden", tilleuls)** qui fut rasé, surtout pour cause de lotissement et de recettes financières. Merci à Guillaume 1er, le "promoteur" !

5. Montgomery : hôtels 5 étoiles

Dans l'avenue de Tervueren (Etterbeek), **qui s'ouvre largement à droite** (elle a été **tracée de 1895 à 1897** sous l'impulsion de **Léopold II**), **beaucoup d'hôtels de maître, fastueux**, méritent considération. Retenons comme **exemple** l'immeuble portant le **n° 64** qui serait la copie, certifiée conforme (en 1913), **d'un palais vénitien**, comme le lion de Saint-Marc, au centre de la façade, paraît le confirmer.



Signalons aussi les rues adjacentes évoquant toutes les distinguées peuplades de chez nous.

On peut encore mentionner plus loin les **Galleries du Cinquantenaire** (datant de 1966, **50 boutiques et magasins**) et, **à gauche**, un **tunnel** routier creusé en **1974** au centre de l'avenue pour se glisser ensuite sous les arcades de l'Arc de Triomphe que vous apercevez et dont il a fallu, à cette occasion, consolider la semelle de fondation par injection de béton dans 448 forages.

La station de Métro "Merode", à côté de l'arrêt suivant, comporte une fresque de 14 m50 sur 3 signée Roger Raveel et dans

laquelle chaque passant peut voir sa propre image (grâce à un miroir).

6. Merode : pour notre indépendance

A notre **gauche**, plus visible à présent, l'**arc de triomphe** du "Cinquantenaire" (de l'indépendance belge) qui aurait donc dû être édifié en 1880 et que Léopold II eut du mal à faire accepter pour le 75ème anniversaire de la Belgique. **A droite de l'esplanade, le musée de l'Armée et de l'Histoire militaire** qui, en **16 salles**, va du Moyen Age à nos jours et dont les "joyaux" sont un obus de 380 ayant 2 m de long et une torpille de 1 000 kilos, fruits du génie prussien.

A ce propos, l'avenue que nous suivons en obliquant à droite continuait la tradition des appellations consacrées dans le quartier aux anciennes peuplades mais on a préféré, en 1918, vouer notre artère à un fleuve, l'Yser, à l'abri duquel la Belgique, très rétrécie, avait pu substituer au cours de la première guerre mondiale. Il était donc normal, à cette occasion, de sacrifier les ... Germains, célébrés ici jusqu'à cette date.

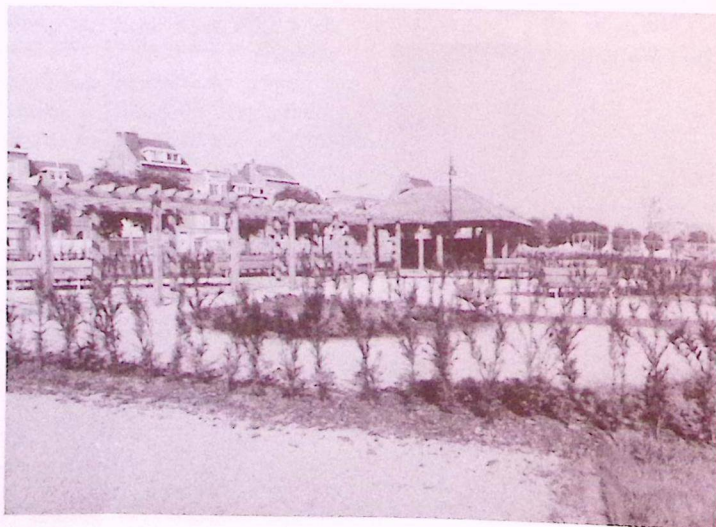
Une belle sculpture le long de l'avenue de Tervueren (photo : C. Ansiau).

7. Chevalerie : gauche, droite, gauche, droite

A gauche, d'abord, on devine à travers la verrière, on devine la silhouette ailée nous indiquant l'emplacement du **Musée de l'Air et de l'Espace** : des plus étonnants coucous aux ailes de toile et aux roues de bois à la "Caravelle", si grande qu'il a fallu l'exposer sur des piliers de onze mètres de haut.

Plus loin, à droite, l'église des **Dominicains** nous montre, sur sa façade, un chien ! Un chien auquel la mère du fondateur de l'ordre rêva, dit-on, et qui symbolisait les nouveaux religieux, les "chiens du Seigneur", en latin "Domini cani" ou Dominicains. Un jeu de mots sacré.

En face, l'**Institut royal du Patrimoine artistique** : 7 étages et 8 700 m² pour restaurer et analyser les oeuvres d'art du pays. A l'extérieur, une sculpture d'Olivier Strebelle : "L'Un et les Autres". Sévère, comme il se doit, le vaste bâtiment de l'**Ecole Militaire** réalisé en 1904 et voulu aussi par Léopold II à proximité de la plaine de Manoeuvres devenue (à gauche) le Parc du Cinquan-



Le parc public Georges-Henri (photo : A. Kouprianoff).

tenaire.

8. Michel Ange : le Berlaymont, 17ème siècle

Le "20" se dirige vers le rond-point Schuman et, près de l'arrêt suivant, arrive à proximité du premier siège-symbole de la Commission de la Communauté Européenne, le **Berlaymont**. Pourquoi ce bâtiment à vocation internationale porte-t-il le nom d'une grande famille de notre pays ? En résumé, répondons qu'il a gardé le nom d'épouse de la noble dame qui, avec son mari, avait, au 17ème siècle, fondé une congrégation dont les membres, des religieuses, avaient vécu là une centaine d'années. **Trois chiffres qui disent le Berlaymont? Quatre architectes, 200 000 m², 3 000 fenêtres.**

9. Schuman : trois grands Rue de la Loi, après le monument à l'Environnement né à l'occasion de l'année 1987 consacrée à ce dernier (vilaine pollution d'un côté, admirable nature, de l'autre), oeuvre du Louvaniste Dottermans, et, à gauche, le nouveau siège de la C.E.E. (1989/1990), voyez

plus loin, toujours à gauche, dans un style moins moderne, datant de 1925, l'angle de ce qui fut le rêve éveillé d'un architecte suisse, Michel Polak, le **Résidence Palace dont l'hôtel devait "être roi"** : plus de cent appartements de 14 types différents et comportant jusqu'à 22 pièces sur les 2 200 de l'ensemble, avec tous les services possibles, théâtre et piscine compris. Ce géant a été occupé par un ministère qui l'avait trouvé...trop petit. Après l'hôtel Europa (245 chambres) et l'entrée du "parking Loi", 3 étages et un bon millier d'emplacements, s'ouvre pour nous à gauche, la rue d'Arlon.

10. Arlon : sociétés peu ordinaires

Du côté gauche, à l'angle de la première rue transversale, voici la **SABAM**, sigle curieux pour une "société des auteurs belges". Explication : l'abréviation est bilingue, "Société des Auteurs belges - Belgische Auteurs Maatschappij". Toujours à gauche, la statue abstraite "Grandes Formes Couchées" (1971) du sculpteur autodidacte André De Keyser marque l'entrée de l'important immeuble "Arlon-Trêves", unissant deux rues consacrées à des cités qui existaient déjà du temps des Romains. Au rez-de-chaussée, le "Royal Automobile Club de Belgique" né presque en même temps que l'automobile (1896).

Le bus traverse la rue Belliard avant de longer, encore à gauche une société insolite : "Brussels Document Exchange" spécialisée en échange de courrier.

Perspective sur l'arc de triomphe (photo : A. Kouprianoff).

11. Montoyer : un abri en dur

Le 20 tourne à gauche dans la rue Montoyer puis à droite dans la rue de Trêves, une des rares à Bruxelles mettant à l'honneur une ville allemande, et pénètre à Ixelles avant de déboucher sur la place du Luxembourg où est fixée une curiosité : à gauche, flanquant la statue de Cockerill, un solide abri contre les bombardements aériens de la dernière guerre subsiste mais à d'autres fins.



12. Quartier-Léopold : exposition

Au square de Meeus, vous remarquerez surtout, en plus d'arbres vénérables, deux statues : à droite d'un disciple de Dillens, et à gauche, d'un élève de Jef Lambeaux. Le buste est celui d'un ministre décédé à l'époque de la création du square.

13. Luxembourg : arbres parfumés et Vénus toute entière

Retour à Bruxelles après la traversée du boulevard de ceinture. Coup d'oeil, à l'angle de la première voie, sur les anciennes écuries royales qui ont à présent comme curieuse vocation d'abriter les bibliothèques des académies voisines. Celles-ci ont établi leur siège dans un palais d'inspiration romaine d'où le prince d'Orange dut fuir la Révolution belge en abandonnant son petit déjeuner. Notre bus arrive au parc de Bruxelles, ancienne réserve ducale de gibier dont les

Les "Grandes formes couchées" d'André De Keyser (photo C. Ansiaux).

La gare du Quartier Léopold au début du XXe siècle (archives FTB).

12 hectares, aménagés, ont été plantés de près de 3 300 arbres, si bien sélectionnés notamment pour le parfum de leurs fleurs qu'il était interdit aux promeneurs de fumer à certains endroits.

A voir : l'anodine *Vénus de Grupello* (un sculpteur italien de ... Grammont) statue dont la nudité choqua si bien (ou si mal) un archevêque que ce dernier se plaignt à l'empereur.

14. Ducale : véritable empereur et faux roi

Toujours au parc de Bruxelles, presque à la fin de l'allée centrale, jaillit un jet d'eau remplaçant l'obélisque que l'empereur Joseph II jugea trop coûteux bien qu'il ait été projeté à sa gloire.

Nous tournons à gauche vers la place Royale où, à l'angle de la première rue, nous pouvons apercevoir, à droite, un hôtel de maître aménagé en 1889 par l'architecte Santenoy en style Art Nouveau et qui, transformé, doit abriter le Musée instrumental en triplant l'ancienne



Une scène familiale au Square de Meeus (photo : C. Ansiau).



surface et, à gauche, le nouveau musée dont le bâtiment n'est qu'un hors-d'oeuvre par rapport aux souterrains où, éclairés par un audacieux puits de lumière, plus de 11 000 oeuvres d'art moderne vous attendent sur 12 000 m². Au centre de la place, Godefroid de Bouillon (par Simonis, passez à l'étape 29) a pris la place de Charles de Lorraine qui fut déboulonné par les Révolutionnaires. Sur le socle, un bas-relief représentant l'adoption des "Assises de Jérusalem" avec laquelle l'impétueux cavalier n'a rien à voir. Il est vrai qu'il est bien qualifié ici de "premier roi de Jérusalem", titre qu'il refusa énergiquement !

15. Royale : transformations à vue

Tout de suite après l'arrêt, voici l'ancien palais des Beaux-Arts bâti par Balat, architecte amoureux de l'Antiquité grecque, et devenu musée d'art ancien peu après sa création. L'intérieur, recréé depuis 1972, avec 53 salles et un auditorium, vous permettra d'admirer plus de 11 300 oeuvres d'art, du XIII^{ème} au XVIII^{ème} siècles. Moins remarquées que celles de la façade, les 10 statues latérales symbolisent l'art moderne et celui de différents pays alors que le génie ailé du dôme à l'arrière a changé de fonction : cette ancienne représentation du Génie de la Nation reconnaissante a dû quitter son piédestal du Monument de Léopold Ier (parc de Laeken) à la suite d'un ouragan pour devenir ici et sur une base pivotante augmentant sa résistance au vent, le Génie des Arts ! Après avoir dépassé le buste de Claudel (l'écrivain avait posé pour le sculpteur Cluquet), le bus bifurque vers le Sablon laissant l'église Notre-Dame à gauche avec ses fenêtres élancées (14 m de haut) et son sacrarium (XVI^{ème}) au style joliment fleuri.

Il longe des maisons aux intéressantes façades des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, dont une (n° 12, 1729) offre des médaillons représentant, dit-on, des empereurs romains mais non identifiables, même pour des spécialistes, et dont une autre, "A l'Angle", à l'angle d'une rue, est devenue "A l'Ange Vert" : Dieu sait peut-être pour quelle raison écologique...

16. Grand Sablon : Esprit, tu es là

Nous laissons à droite plusieurs voies pour emprunter la rue Ste-

vens qui, dans sa partie évasée, la place Vandervelde, est le théâtre d'une injustice : un institut technique ne porte le nom que d'un des deux bienfaiteurs qui ont permis sa création. Fleuron de cette étape : Notre-Dame dite "de la Chapelle" (du nom du quartier né autour du petit sanctuaire primitif). L'édifice est surtout gothique, à l'exception notamment du clocher (72 m) construit par un ouvrier maçon inspiré. A l'intérieur, on peut voir, entre autres curiosités, Léopold Ier

revêtu d'une cotte de maille, un panier rempli de pains (sculptés) et même Jupiter (dans un tableau). Des légendes ont fleuri sous les voûtes : un vin blanc devenu rouge sur un corporal ou araignée descendant sur l'autel en portant dans ses pattes la convention qu'un malheureux, repentant, avait signée avec le Diable. Sans évoquer ces hosties sanglantes profanées par des juifs, remises au curé de la paroisse. Mais les rues avoisinantes elles-mêmes sont à l'unisson : ne dit-on pas que la voie située à droite de l'église était vouée à un fantôme, à un "esprit" apparu à un héritier qui n'accomplissait pas les volontés du défunt et qu'elle n'est devenue "du Saint-Esprit" que pour être dans la note sacrée de sa voisine ?

17. Chapelle : quatre regards sur l'insolite

Si vous accordez un coup d'oeil à l'entrée principale de l'église, vous y verrez, au centre, une Sainte Trinité qui n'est bizarre qu'en fonction du statuaire qui l'a sculptée et qui nous a habitués à un tout autre style : Constantin Meunier. Quelques mots sur les voies transversales de la rue Blaes (1853) que nous suivons ensuite.

Par la première, vue lointaine sur l'église franciscaine de Saint-Antoine (de Padoue, Franciscain lui-même) fondée en 1869 à cet endroit parce qu'y était vénérée une statue de la Vierge qui, en fonction de sa valeur, n'est plus exposée dans le sanctuaire qui lui doit son édification.

La deuxième, dite du Miroir (en



L'escorte Royale de la Gendarmerie à fière allure (photo : R. Caussin).

fait un nom propre maltraité) comporte à gauche des fresques murales : les Quatre Saisons, de Jean-Marie Stroobants, lauréat d'un concours organisé à cette fin en 1985.

La troisième, vouée à saint Ghislain, comporte la "Caisse publique de Prêts" et, en fond, l'immeuble des Archives de Bruxelles qui fut autrefois au service de l'industrie

textile.

18. Jeu de Balle : depuis 1850
Vous arrivez à la place du Jeu de Balle qui, dans sa dénomination flamande, Vosseplein, a gardé le souvenir de l'ancienne usine métallurgique du Renard qui se trouvait ici et dont le Vieux Marché a pris la place depuis 1850. Deux édifices s'y font face: le sanctuaire des Capucins

(qui ont aussi leur rue dans le quartier) date de la moitié du XIX^{ème} siècle et, à cette époque, ces religieux ont innové en lui conférant le nom de "Notre Dame Immaculée", dogme qui venait d'être affirmé par l'Eglise, et, à gauche, l'ancienne caserne des pompiers, oeuvre de Poelaert, 20 ans avant l'achèvement du palais de justice, transformée depuis 1984.

19. Porte de Hal (en semaine) : petits tours et grande tour
Le 20, en tournant à droite dans le boulevard du Midi, y longe des cafés et des magasins souvent plus exotiques que bruxellois avec au moins une exception pour le n°96, siège de l'Union des Industriels Forains Belges proche de la grande fête de Bruxelles qui s'étend tout au long de ce boulevard au cours de l'été. Après avoir viré à gauche puis à droite sous le viaduc de la Jonction et enfin à gauche, vous arriverez, près de l'arrêt suivant, à côté de la Tour du Midi : un géant de 50 000 tonnes à vide où quelque 2 000 fonctionnaires s'occupent des dossiers des retraités présents et futurs du Royaume. Au pied de l'immeuble, mur orné, de ce côté, par Jacques Moeschal sur lequel l'eau de chauffage vient ruisseler pour perdre ses calories.

19 bis. Porte de Hal (le dimanche jusqu'à 15 h) : détour sans tour
Le dimanche matin, se tient, sur le boulevard du Midi que nous abordons à droite, un marché uniquement consacré aux vélos. Le dimanche, jusqu'à 15 heures, le 20 continue son parcours boulevard du Midi.

Place Royale, l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg (photo : H. Depoortere).



passé à hauteur de la rue Terre-Neuve, conquise par des travaux limitant les inondations de la Senne et asséchant les marais, puis aussitôt sous le viaduc ferroviaire et enfin à gauche, nous laissant voir alors un bâtiment au style de palais italien (1870) qui abritait l'ancienne grande écluse de la Senne et qui est classé depuis 1984.

A gauche, c'est le marché de Saint-Gilles, en partie exotique, responsable de notre déviation, qui attire l'attention par son importance : 700 exposants sur 15 000 m². Et dire qu'à ses débuts, en 1872, il dû être interrompu, faute de clients...

20. Midi (en semaine) : artistes De l'autre côté de la tour, c'est une composition de Jean-Pierre Ghysels (voyez l'étape 7) qui se fait arroser.

Après le rond-point de la place Bara où le 20 habituel rejoint le parcours dominical, on laisse à droite la rue Limnander, un compositeur (1814 - 1892) qui a non seulement perdu son audience mais même, ici, une partie de son patronyme puisqu'il s'appelait Baron Limnander de Nieuwenhove.

21. Brogniez : vue d'une ex-autoroute

L'avenue Clémenceau, que vous suivez, aurait dû devenir "autoroutière" : elle faisait partie d'une deuxième ceinture de grands boulevards, déjà envisagée sous Léopold II et dont l'idée n'a jamais été complètement abandonnée, ce qui a peut-être motivé une dégradation partielle de l'habitat. Par la rue de la Clinique (adjacente), vue sur une partie du chœur d'une autre... "Notre-Dame-Immaculée" (voyez l'étape 18) d'un gothique intéressant mais bien tardif (1856).

22. Clémenceau : pour boucheries

Après la traversée de la chaussée de Mons, voici une école passée récemment au régime néerlandophone, mais la décoration de la grille (des masses autrefois appréciées des soldats flamands sous le nom, trop aimable, de goedendag", bonjour) existait auparavant. Rue Ropsy-Chaudron (un double patronyme), vous trouvez tout ce qui est utile aux activités ayant la viande pour objet et, au début de l'artère adjacente, qui porte le nom d'un gouverneur du Brabant, Heyvaert, vouée, elle aussi, à ce commerce, on peut remarquer une maison à la façade ornée d'une ruche, symbole de prospérité, et portant les initiales "V.D.B.": l'immeuble aurait-il été la propriété d'un boucher-charcutier grossiste ?

23. Abattoirs : cours particuliers

Après le pont sur le canal, jetez un regard, dans la montée qui permet de sortir de la cuvette de Cureghem, à la maison n° 28. Fer à cheval, marteau et enclume y sont montrés dans la pierre et pour cause : c'est l'"Ecole centrale de pratique de Maréchalerie" appartenant à l'Etat et fondée en 1904. Des élèves de 16 à 60 ans y apprennent, pendant un cycle de 2 ans au moins, à ferrer les chevaux.

24. Birmingham : souvenir of England

Après la traversée de la chaussée de Ninove (née en 1827), la première voie adjacente à l'extra-longue rue Vandepereboom (près d'un km) ne flatte plus vraiment celui que Molenbeek a voulu honorer en 1935, M. Bonehill, fruit d'une dynastie industrielle anglaise et gendre du brasseur Vandenneuvel

dont les établissements avaient prospéré à partir de 1843. Des bâtiments de cette brasserie (1920/1935) a été conservée la passerelle jetée au-dessus de cette rue Bonehill et appréciée des connaisseurs comme témoignant d'une époque.

(25) 26. Beekant : ombres et lumières

Une rue adjacente, la 3^{ème}, vouée à l'Indépendance, honorait jadis saint Lazare, l'ami ressuscité du Christ dont l'aventure donnait peut-être quelque espoir aux lépreux autrefois isolés ici. Elle nous offre encore une vue sur la tour du Sablon (I, 16). Pas la peine de chercher les Etangs Noirs évoqués par la rue suivante: disparus, ils n'étaient d'ailleurs sombres qu'à cause de leurs reflets.

27. Vandepereboom : chasse peu royale

Après avoir traversé la chaussée de Gand (feux), pensez de nouveau à la 3^{ème} rue adjacente; celle-ci rappelle la mémoire d'un ami de l'enfance, nommé Schmitz. Mais, en offrant de la menuiserie aux petits garçons du quartier, cet industriel n'était pas forcément désintéressé car les bambins organisaient un safari aux crottes de chiens, élément nécessaire, en ce temps-là, à la fabrication des cuirs que produisait notre homme d'affaires.

28. Autrique : 3/4 de siècle de réflexion

Pendant un certain temps, ceux qui ont suivi, comme notre bus, la "rue de l'Eglise Sainte-Anne" pouvaient se demander pourquoi ils arrivaient devant un terrain vague et non devant un sanctuaire. En fait, l'édifice en question, mal construit dès

l'origine (1911) et cause de plusieurs accidents, même mortels, finit par devoir être abattu en 1954, le clocher lui-même menaçant de se suicider sans préavis. Ce terrain vague n'était alors qu'un prélude à une **nouvelle église**. Avec clocher moins haut évidemment.

29. Van Huffel : traces du XIXème

Nous déboucherons sur le large **boulevard Léopold II**. Ne vous fiez pas aux apparences c'est-à-dire au calme qui paraît y régner: il est **tout grouillant d'une vie souterraine** que Victor



Besme, "urbaniste" du roi qui a donné son nom à l'artère, n'avait pas prévu en 1891. Y passe notamment le plus long tunnel routier urbain d'Europe (quelque 3 km 300). La station suivante évoque le sculpteur **Simonis** qui avait installé près d'ici son atelier d'où sont sortis notamment Godefroid et son cheval de la place Royale. En guise de souvenir, la S.T.I.B. a placé sous toit un **bas-relief de cet artiste : "L'Escaut et la Senne" (1860).**

30. Simonis : 21 hectares de 1880

Le bus va longer le **grand parc Reine Elisabeth (21 hectares)** qui a longtemps été coupé par l'intense trafic Bruxelles-littoral qui le scindait en deux avant d'être canalisé par le tunnel Léopold II qui l'avale. **Beaucoup d'arbres** y sont déjà **vénérables** : ils datent des **années 1880** et leur renouvellement partiel est délicat car de jeunes plants ne peuvent guère prospérer à l'ombre altière de ces grands ancêtres.

(31) 32. Bossaert : vertiges

Bien en vue à présent : la **basilique**. Comment résumer cet édifice géant ? **Soixante marches** à monter pour les **37 000 personnes** qui peuvent prendre place dans cette construction de **164 m 45** de long et notamment sous les **tours de 65 m** de haut ou sous la **coupole de 43 000 tonnes** et son **dôme couvent de 2 000 m² de feuilles de cuivre** ou encore à l'ombre des **3 ha de briques...**

33. Basilique : la ville à la campagne

Malgré la proximité de la basilique, monument urbain par excellence, on trouve encore ici des traces de campagne mais... dans les noms des rues adjacentes surtout (de la Métairie et de la Bergère). Le quartier n'est né que dans les années 1930.

34. Goffin : France-souffrances

C'est seulement ici que nous voyons l'établissement qui a donné son nom à l'avenue suivie par le 20 : l'**Hôpital français Reine-Elisabeth**, fondé en 1928

Du haut de son socle, l'orfèvre regarde passer le bus 20 (photo : F.T.B.).

Un instant d'émotion devant le square des Martyrs Juifs (photo : A. Kouprianoff).

pour soigner les Français isolés en Belgique mais qui, de nos jours, accueille aussi une bonne partie de la population souffrante de l'ouest bruxellois dans ses **nouveaux locaux** (1977) qui, soleil de l'entrée compris, ont coûté un milliard. **Moins neuve (1922/23) et située derrière l'hôpital**, une des premières cités-jardins de l'agglomération, la "**Cité Moderne**" conçue par Victor Bourgeois.

35. Hôpital Français : vieux et ancien

L'**arrêt** est toujours situé à l'**emplacement des bâtiments primitifs de l'hôpital français** qui célèbrent encore dans la pierre la mémoire des donateurs. **Après la voie adjacente**, la maison n°114 à l'enseigne du **Vieux-Berchem** a été **remodelée** ici alors qu'elle était autrefois au bout de l'avenue que nous parcourons.

36. Schweitzer : une chapelle intérieure plus moderne

Quand le bus tournera à gauche, vous aurez une **vue partielle sur l'église en roman résolument "néo"** (1936), **Sainte-Agathe** (du nom de la patronne de la commune de Berchem). Elle présente une particularité : pour économiser les dépenses d'énergie, on y a établi une chapelle en matériaux plastiques transparents, bien isolée, pour des cérémonies qui n'attirent qu'un petit nombre de personnes.

Près du mur de l'école, que longe ensuite le 20, **mémorial** d'une armée clandestine qui méritait bien son nom d'"**Ombr**" (Organisation militaire belge de la



résistance).

37. Comhaire : paysages flamands

A l'angle de la 2ème rue adjacente après le virage à droite, le café "In de Kroon" ("A la Couronne") qui s'appelait autrefois "Au Repos de la montagne" (pour ceux qui arrivaient en sens inverse surtout) est **devenu un "point de rencontre" pour néerlandophones**. Face à eux (et à nous), **panorama où, au-delà du "Ring", se dresse l'église de Grand-Bigard** en laquelle repose un grand architecte wallon de l'époque classique, Dewez.

(38) 39. Braille : le ciel sur terre

La **rue des Sept Etoiles**, proche du dernier arrêt (du même nom) doit son appellation à l'**enseigne d'un café** qui montrait la Grande Ourse, constellation composée, vous le savez, de ce nombre d'étoiles.

40. Sept Etoiles : folle artère

Un champ précaire est longé avant d'aboutir à l'endroit où a débuté l'**Hunderenveld**, (le "**champ du bétail**" du nom d'un hameau), artère tracée assez récemment, sorte d'**esquisse d'un boulevard**

de ceinture qui n'a jamais été créé mais qui a déterminé des expropriations à Dilbeek.

Cette longue ligne a repris le tracé de plusieurs parcours antérieurs. Comme sa fréquentation est très équilibrée (avec toutefois une pointe entre le Quartier-Léopold et le Midi), ses horaires sont assez bien respectés. Comme, après sa naissance, ce bus s'est imposé, en une quinzaine d'années, sur plusieurs des 17 km de son itinéraire, ne manquez pas de suivre les aventures de ce gourmand dans la chronique bruxelloise de votre quotidien habituel.

Ces promenades autour des itinéraires de bus feront l'objet d'une adaptation en cassettes sonores à l'intention des possesseurs de "baladeurs".

(2) Voir "Brabant Tourisme" n° 6/89.

Il y a cent ans naissait

Henri LOGELAIN (1889-1968)

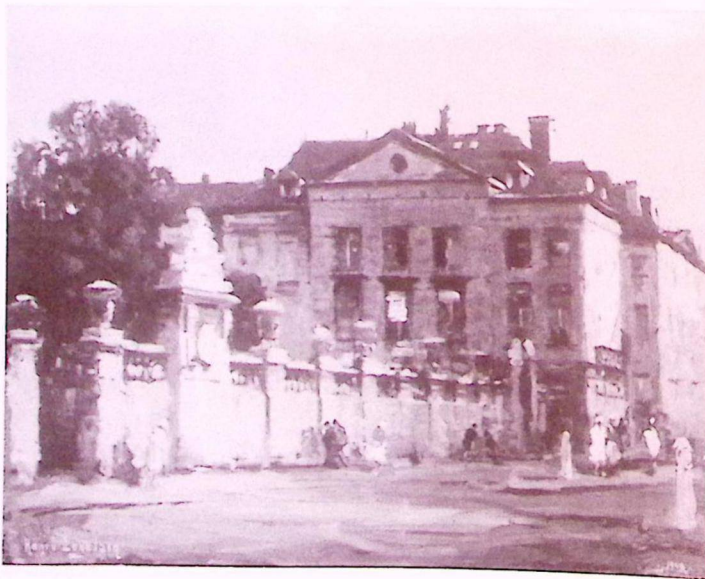
“Coloriste à perpétuité”

par René DALEMANS,
Directeur de l'Académie des Arts de Woluwe-Saint-Pierre

Emprunté à James Ensor - qui avait pourtant la dent dure - le titre de notre article montre la place que celui-ci réserve à Henri Logelain au firmament de la peinture belge.

“ La couleur cette cartouche de dynamite ”

Formé à l'Académie de Bruxelles et à l'École des Arts Décoratifs de sa commune natale, c'est toutefois dans le bouillon de culture que constitue le cercle “l'Effort” que Logelain trouve son orientation première, au contact notamment d'Auguste Oleffe (1867-1931) dont on ne dira jamais assez combien les conseils et les encouragements furent précieux à de nombreux jeunes artistes.



Installé, en 1910, à deux pas de l'hôtel de ville de Bruxelles, sous les combles de la “Maison du Cygne”, ancienne maison de la corporation des bouchers, “l'Effort” offre le visage d'une académie qu'évoque ainsi Logelain : “On travaillait ferme à l'Effort. On y allait de huit à dix heures du soir. Pour la pose le mercredi et le jeudi, on devait retenir sa place tant l'affluence était grande ! On dessinait, on peignait sans contrainte, ni fêrue, dans la fièvre bien souvent et avec une ferveur contenue ! Durant le boulot on aurait entendu voler une mouche. Vers neuf heures, à l'entracte, on fumait une pipe ou une cigarette en bavardant. La fumée montait alors en nuages épais, sous les

chapeaux chinois qui, au bout de leur fil, pendaient comme des araignées lumineuses et servaient de projecteurs. Puis on se remettait à l'ouvrage jusqu'à 10 heures”. Parmi la cinquantaine de ses membres, “l'Effort” groupe la majorité de ceux que recouvre le vocable de “Fauvisme Brabançon” : Jos Albert, Jean Brusselmans, Philibert Cock, Jehan Frison, Willem Parels, Rodolphe Strebelle, Medard Verburgh et, bien entendu, Oleffe et Logelain.

Les Belges en effet sont coloristes tout autant et bien avant leurs confrères français, avec moins de battage peut-être mais davantage de profondeur, comme le démontre avec éclat l'exposition organisée par Georges Giroux pour inaugurer, le 16 mars 1912, la galerie d'art qu'il a installée à côté de son commerce de modiste, rue Royale.

Logelain pour sa part, avait risqué un an auparavant la confrontation avec le public lors de sa première exposition personnelle à la Galerie Buyle, rue Marché-aux-Herbes.

Vers le bonheur tranquille

Né rue du Trône, décédé rue Elise, la vision du peintre devient bien vite celle, optimiste, de la bourgeoisie opulente et humaniste des avocats, des médecins

Huile intitulée “Maison Errera”
Ci-contre : “Maternité” (aquarelle).



Huile représentant le Quartier Léopold et son passage à niveau.

du libéral faubourg d'Ixelles qui est son port d'attache.

La tourmente de 1914/18 passée, auprès de son épouse et de ses deux filles, sa peinture se veut délibérément heureuse : le fauve se fait intimiste, il musarde au jardin dont il capte la lumière dansante et papillonnante autour des êtres chers.

La nature morte le retient, richesse silencieuse sommeillant aux murs des cabinets de travail mais qui, chez lui, brille d'un éclat tout intérieur. Le portrait aussi qu'il prépare en "faisant des gammes", pendant deux ans parfois, afin de comprendre ce que cache un regard, de saisir un reflet sur une chevelure et de le mettre en harmonie avec le fonds.

Professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain et aux Arts et Métiers de Vilvorde, l'ar-



tiste produit beaucoup et passe avec un égal bonheur de l'atelier à la ville, de la ville à la forêt qu'il fixe par le dessin au crayon, au fusain, par l'eau-forte, l'huile ou l'aquarelle qu'il maîtrise égale-

ment.

Amoureux de Bruxelles, il en est le chantre : sensible à ses brumes, ses fumées, ses pavés mouillés après l'averse, ses soleils filtrant à travers les nuages pour, soudain, illuminer un pignon de cette Grand-Place qu'il affectionne ou la croupe d'un cheval de bronze. Le Brabant "province opulente, très attachée aux biens matériels du monde" (A. Guislain) voit également Logelain planter son chevalet dans nombre de ses sites: aux environs de Boendael, au Bois de La Cambre, au Rouge-Cloître où Oleffe-encore lui- vient en voisin, quittant pour un temps sa maison de la chaussée de Wavre.

Parcourant la France, "le citoyen d'Ixelles côtoie sans envie ses confrères de l'Ecole de Paris... Pour lui pas de problème pictural, il établit le paysage qui compose avec la nature et poétise le site choisi" (Pierre Poirier). Son port de Marseille n'est pas celui de Vlaminck, ses quais de Bordeaux ne sont pas ceux de Marquet, le bassin d'Honfleur lui est personnel, comme chez nous le chenal

"Bietje". Portrait à la blouse bleue.



de Nieuport ou les bassins d'Ostende (où il expose en compagnie d'Ensor en 1931).

En 1938, alors qu'il pérégrine au Congo Belge à l'invitation du Gouvernement, mariant ethnographie et peinture, la 21e Biennale de Venise, fille de la mer qu'il affectionne, consacre une salle entière à ses oeuvres.

Séduit par la cité des Doges, impressionné par l'intellect florentin, il complète sa connaissance de l'Antiquité durant un séjour à l'Academia Belgica à Rome, en 1948.

Sa participation aux expositions universelles de Bruxelles en 1935 et en 1958 le consacre comme peintre d'une certaine idée, d'une certaine image de la Belgique qui chavirera bientôt.

Parler de Logelain, c'est aussi évoquer le cercle de ses amis, de ses élèves intimes ou lointains, le cadre de sa vie, cette maison de la rue Elise, atelier et musée tout à la fois, c'est dire le culte que lui ont voué ses proches.

Apprécié de son vivant, régulièrement remémoré par les expositions qui lui sont consacrées après son décès, dont celles mémorables du Musée d'Ixelles en 1970, de l'hôtel de ville de Bruxelles en 1979, Logelain témoigne d'une vie révolue, aux séductions de laquelle nous aimerions pouvoir encore succomber.

Bibliographie succincte

- R. DALEMANS, Cent ans d'arts plastiques en Belgique : d'un monde à l'autre (1914-1945), Artis-historia, Bruxelles, 1988.
- S. GOYENS de HEUSCH, L'Impressionnisme et le Fauvisme en Belgique, Fonds Mercator, Anvers, 1988.
- H. Logelain, catalogue de la rétrospective, Musée d'Ixelles, 1970.
- H. SCHOTS, Auderghem et ses peintres, Bruxelles, 1978.

Dessin au crayon représentant un nu.



Tubize, ses environs, son passé

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Nos plus jolies vacances d'enfant nous les avons vécues dans ce coin de Brabant où coulent des ruisseaux, des rivières qui jadis étaient clairs : le Hain, le Ry-Ternel, la Senne, la Sennette. Nous allions de Tubize à Clabecq, de Virginal à Braine-le-Château, le Bois de Hal nous était familier comme la campagne vallonnée; la chapelle Sainte-Croix, la chapelle au Bois sollicitaient notre piété juvénile; le Bon Dieu des Monts et ses légendes hantaient notre imagination.

Aujourd'hui, nous nous complaisons plus particulièrement à Tubize. On ne peut dire qu'il s'agisse là d'une commune à vocation touristique bien spéciale. Et pourtant !... Certains lieux subjuguent d'emblée; d'autres, il faut les considérer de plus près. La commune de Tubize, surtout depuis les fusions de 1976, présente une palette bien plus variée qu'on ne l'imagine.

Il y a évidemment d'abord Tubize même pas très pittoresque avec sa longue rue de Mons assez dépourvue d'intérêt, mais on ne peut ignorer la très belle église Sainte-Gertrude, construite vers le milieu du XVIe siècle probablement sur des assises plus anciennes; bien qu'elle soit de style gothique, sa tour massive et son profil général font penser plutôt à un édifice roman. A l'intérieur, on verra notamment des vestiges de fresques du XVIe siècle, des fonts baptismaux en marbre sur-

L'église Sainte-Gertrude de Tubize qui abrite un important mobilier (photo : R. Caussin)

montés d'un couvercle en laiton du XVIIIe siècle et des confessionnaux du XVIIe.

A voir aussi le musée de la Porte, situé rue de Bruxelles, n° 64 que la sollicitude de la Province de Brabant a largement aidé à mettre en valeur.

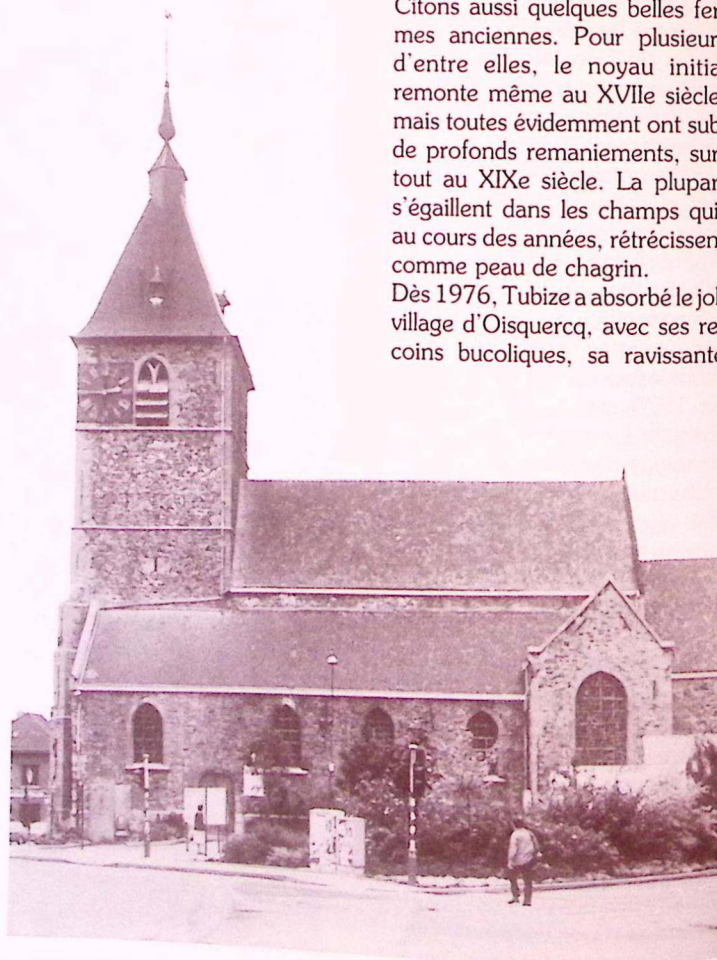
Bien que l'on ne possède pas de document tout à fait précis, il semble qu'il s'agisse là d'une ferme importante édiflée au XVIIe siècle.

Le bâtiment a subi de nombreux remaniements. On y a rassemblé les trésors de quelques paroisses environnantes, d'intéressantes céramiques et certains objets traditionnels. On y verra aussi quelques oeuvres du peintre Jules Gonthier, originaire de Tubize; elles plaisent par leur facture et leur inspiration originales.

Des expositions temporaires sont organisées régulièrement.

Citons aussi quelques belles fermes anciennes. Pour plusieurs d'entre elles, le noyau initial remonte même au XVIIe siècle, mais toutes évidemment ont subi de profonds remaniements, surtout au XIXe siècle. La plupart s'égaillent dans les champs qui, au cours des années, rétrécissent comme peau de chagrin.

Dès 1976, Tubize a absorbé le joli village d'Oisquerq, avec ses recoins bucoliques, sa ravissante



église Saint-Martin d'origine romane (XIIe siècle) mais remaniée probablement au XIIIe siècle. Le presbytère se dresse un peu en recul; il porte dans les écoinçons le millésime 1766.

Tubize a englobé également Clabecq et Saintes. Cette fusion décidée par arrêté royal est entrée en vigueur le 1er janvier 1977. Nous aimerions intéresser nos lecteurs au passé de Tubize qui compte pas mal de souvenirs un peu oubliés.

Souvenirs napoléoniens notamment. Eh oui ! Le château de Clabecq, assez déchu apparaît dès le XIIe siècle; le château primitif ne se trouvait pas tout à fait à l'emplacement actuel, il fut reconstruit et remanié à plusieurs reprises. Au XVIIIe siècle, il avait encore belle allure et appartenait à la famille de Sayve, d'origine française. Le marquis de Sayve, officier de cavalerie, fit les grandes campagnes impériales et notamment la très célèbre bataille de la Moskowa. Lors de la retraite, il n'eut la vie sauve que grâce à l'endurance et au courage de son cheval Bayard qui, non seulement parvint à traverser la Moskowa glacée, mais le ramena à Clabecq. Le marquis de Sayve conserva un véritable amour pour

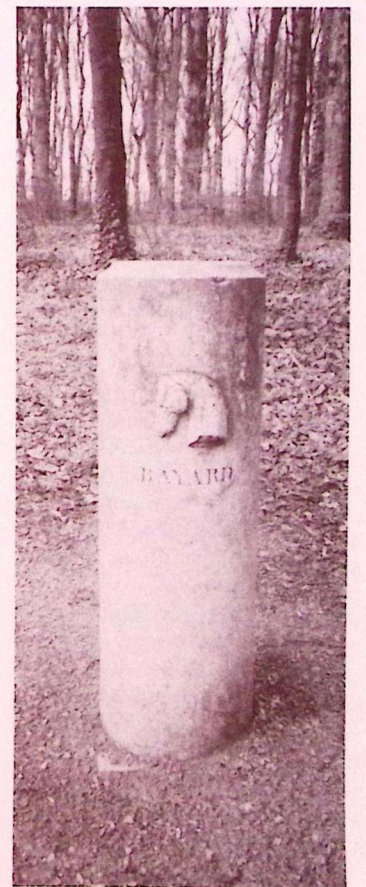
Cour intérieure du château de Clabecq (photo : Y. du Jacquier)

son ami fidèle; cette très touchante histoire m'a été rapportée, il y a bien des années, par Monsieur Léon Lauwers, ancien instituteur à Clabecq, qui s'était particulièrement intéressé au passé de son village : rentré au pays, le châtelain prodigua tous ses soins à son brave cheval et alla jusqu'à le nourrir de bouillies quand il ne fut plus capable de broyer son avoine. Le promeneur qui se rend au Bois de Clabecq, qui jadis faisait partie du parc seigneurial, verra une stèle en pierre, une tête de cheval y est gravée et ces simples mots "Bayard - La Moskowa". C'est là que le bon cheval dort de son dernier sommeil, à l'ombre d'un charme si vieux que ses branches sont mutilées.

Autre souvenir (sur le territoire même de Tubize cette fois) : tout le monde connaît, par l'histoire et les gravures, l'extraordinaire événement de 1835 : le départ du premier chemin de fer du continent qui reliait désormais Bruxelles à Malines. On sait beaucoup moins que Tubize fut le terminus du premier tronçon d'une ligne qui, plus tard, devait être prolongée jusqu'à Paris. Cela se

passa en 1840; le train partait de l'actuelle Place Rouppe à Bruxelles; le remblai se trouvait à l'emplacement de notre avenue de Stalingrad. Ce fut là la première gare du Midi. Elle portait le nom de "Station des Bogards". Il n'y a guère, on a démolie l'ancienne gare de Tubize, qui datait de 1840. Autre institution importante : les célèbres forges de Clabecq.

A la fin du XIXe siècle, il existait là une petite industrie dont les origines remontent à 1781. Il s'agissait d'un moulin à battre le fer, alimenté par les eaux de la Sennette. Les personnes désireuses d'avoir des renseignements plus complets sur les origines loin-



Cour intérieure du château de Clabecq (photo : Y. du Jacquier)



Vue des forges de Clabecq
(photo : Y. du Jacquier)

des forges, au crépuscule, au moment où les manoeuvres faisaient jaillir jusqu'au ciel, d'impressionnantes gerbes d'étincelles. Ce spectacle féérique à nos yeux d'enfant, nous jetait à la fois, dans la frayeur et dans l'émerveillement.

Tubize eut aussi une place importante parmi les "Soyeux", souvenir bien oublié aujourd'hui. Les Soieries de Tubize s'élevaient en bordure de la chaussée de Bruxelles. Le travail jusqu'à la découverte des soies artificielles, exigeait des manipulations dans des cuves d'éther. Ce labeur était

taines des Forges de Clabecq, consulteront avec intérêt la plaquette de Jean-Louis Van Belle, docteur en histoire. Le 8 novembre 1781 naissaient les "Forges de Clabecq". La modeste industrie connut des fortunes diverses. Le 11 octobre 1888, l'usine adopte le statut de société anonyme. La direction en fut confiée à Eugène Germeau, jeune ingénieur belge qui déjà avait donné sa mesure en montant des usines dans la lointaine Russie. Germeau était, non seulement un grand ingénieur, mais aussi un homme de forte trempe qui sut donner un essor extraordinaire à l'entreprise qui lui avait été confiée. D'autres après lui ont repris le flambeau et cent années plus tard le nom de Clabecq garde son prestige international dans la sphère industrielle.

Lorsque nous étions enfant, nous habitions le Limbourg; le voyage était long de Tongres à Clabecq où nous devions changer de train pour atteindre Braine-le-Château. Cela prenait des heures et nous arrivions généralement à hauteur

Le charme qui ombrage la stèle au cheval Bayard
(photo : Y. du Jacquier)



exécuté par des femmes. Les émanations d'éther les soulaient littéralement. Lorsqu'elles quittaient l'usine, elles s'en allaient hurlantes, titubantes. La plupart se rendaient à la gare, où les attendaient des rames réservées. Les gardes-convois les y enfournaient comme du bétail. Penchées aux portières, elles criaient haut, interpellaient les voyageurs et le personnel. Nous avions peur de ces femmes qui nous paraissaient presque hystériques. Les pauvres créatures jouissaient de salaires relativement élevés qui les attireraient comme la lumière attire les papillons.

Les soieries ont fait place à *Fabelta*, société qui elle-même a fermé ses portes en 1980. Actuellement les bâtiments sont occupés par la firme "Tubize Plastics".

Il y eut aussi, juxtant la gare, les ateliers métallurgiques. Dès 1860, ils avaient porté au-delà de l'Atlantique les noms de Tubize et de la Belgique. Plusieurs centaines d'ouvriers s'activaient pour construire de puissantes locomotives à vapeur. L'électricité a remplacé la vapeur; les ouvriers ont été mis au chômage et les ateliers sont abandonnés.

Nous terminerons ce court périple par un agréable crochet vers Saintes, charmante agglomération qui a conservé son aspect bucolique, le pittoresque moulin à vent d'Hondzocht et les confortables maisons plantées au milieu de jardins fleuris. Elle a gardé aussi une grand-place harmonieuse avec son église imposante, édifiée en 1553. Elle est entourée par quelques maisons pleines de cachet. L'arbre de la liberté, un platane planté en 1831, croit à son ombre. Renelde, vierge et martyre est vénérée à Saintes. Elle vécut au VII^e siècle; la tradition assure qu'elle était la soeur de sainte Gudule, toujours chère au

Le Calvaire à Oisquercq
(photo : R. Caussin)

coeur des vieux Bruxellois. Nous reprenons ici les termes que nous avons consacrés à sainte Renelde, à sa légende et à son culte dans notre ouvrage "Ronde des Places Brabançonnes": "Renelde se voua à Dieu et vécut très retirée dans la ferme de Laubecq à Saintes. Elle fit cependant le pèlerinage en Terre Sainte, visitant Jérusalem et tous les lieux sacrés. Rentrée en sa ferme de Laubecq, elle y vivait dans la pénitence. Une invasion normande aurait atteint la région; les habitants se dispersèrent; mais Renelde, avec deux saints compagnons, se réfugia dans l'église. Ils furent appréhendés, torturés et assassinés. Lorsque des faits sont si lointains, il est bien malaisé d'en établir une juste chronologie. Ces événements nous paraissent sujets à caution. Il ne peut s'agir en tout cas du sanctuaire actuel édifié en 1553. Qu'importe, ici comme en maints endroits, c'est la foi qui sauve et depuis plus d'un millénaire, les pèlerins défilent, prient, implorant la sainte martyre. Ses restes ont été placés dans une très belle châsse en argent, conservée dans une chapelle latérale.

L'affluence est toujours grande surtout le dimanche de la Trinité où se déroule la Grande Procession de sainte Renelde. Le cortège quitte l'église dès 7 heures pour n'y rentrer que vers 16 heures. La châsse est transportée sur un char. Sainte Renelde, s'il faut en croire un opuscule distribué, est vraiment très éclectique et guérit les maux les plus divers : nous citons le texte, "surtout les plaies et ulcères, les maux d'yeux, de la peau, les paralysies, les apoplexies et autres maux"... de quoi faire pâlir les disciples d'Esculape !"

La procession s'étire jusqu'à la



fontaine miraculeuse située dans les champs. Si le dimanche de la Trinité attire une foule dense vers Saintes, tout au long de l'année, bien des pèlerins y viennent à titre individuel et sainte Renelde n'est pas prête à être abandonnée.

Tubize -devenu le grand Tubize- mérite une visite; ses attraits sont multiples : à Oisquercq, ils sont touchants et pittoresques; à Tubize, ils sont faits d'un passé et d'un présent industriels; à Clabecq, le clos du cheval Bayard plein d'un charme bucolique; à Saintes on retrouve l'atmosphère d'une bourgade cossue plantée dans les fleurs et la verdure.

Signalons encore que débordant de son cadre brabançon et belge, Tubize qui, sans doute, se sent une âme européenne, s'est jumelé depuis plusieurs années déjà avec les communes de Mirande (France), Korntal (Allemagne Fédérale) et Scandiano (Italie). Preuve évidente de vitalité et d'éclectisme.

N.B : Au promeneur qui par une journée ensoleillée voudrait parcourir Tubize et ses environs, nous ne pourrions trop recommander l'excellent dépliant publié par la Fédération Touristique de la Province de Brabant.

Une découverte touristique à faire...

NETHEN le beau village rural

par Maurice DESSART

Il en est de certains lieux comme d'autres choses : ils gagnent à être connus. Il en est du tourisme, même local, comme en d'autres domaines : l'initiative individuelle joue son rôle. Ces deux aphorismes sont de totale application pour Nethen. Cette belle localité rurale, dans son cadre demeuré en grande partie rustique, vaut certes un déplacement en direction de Louvain. Toute cette région de la frontière linguistique d'ailleurs est belle à découvrir pour celui qui ne craint pas d'approfondir les choses, portant son intérêt sur des points de beauté réelle, tels un beau point de vue, un bouquet de bois, une ferme, un château, etc. On peut dire que cette contrée Wavre-Louvain constitue une anthologie touristique brabançonne. Nombre de localités sont bien à l'intérieur des terres, de sorte que de tous temps elles ont quelque peu été délaissées. Les habitants y vivent heureux, offrant encore des particularités que l'on s'étonne à décou-

vrir. Nethen se trouve à 43 kms de Bruxelles, à 10 kms de Wavre; un coin perdu, pourrait-on dire... Et c'est précisément ce qui fait son attrait pour le touriste véritable, celui qui approfondira Pecrot et autres endroits circonvoisins, charmants dans leur rusticité. Nethen compte un peu moins de 2 000 habitants qui se connaissent et vivent entre eux en toute occasion propice. Cette dernière tendance paraît s'estomper, il faut y voir l'envahissement de la bâtisse et la venue d'habitants originaires d'un peu partout, même de la capitale. Nethen est une commune en pleine transition. Au XIIIe siècle on y distingue le "Grand" et le "Petit" Nethen aux limites assez peu définies. Ces terres appartenaient au chapitre de Saint-Jean l'Évangéliste de Liège, auquel elles devaient diverses dîmes, ce qui fut la source de nombreux conflits. Diverses familles ont possédé cette tenure, on cite les de Bruck qui y ont possédé divers biens mais n'ont pas laissé de

trace bien saillante de leur passage. Ce village paraît s'être uniquement voué à sa vocation agricole, pour le plus grand bien de la conservation d'une nature qui y est encore très belle, pour autant que l'on veuille parcourir les lieux. On verra, notamment, ce qui y est dénommé "le château", belle demeure qui a eu diverses appropriations (couvent, plaisance, etc.), dont il est question dès le XVe siècle et qui cadre bien dans le paysage. Quelques chapelles d'époques diverses se remarquent dans la campagne, témoignages de la ferveur des anciennes populations. La promenade en ces grandes étendues ne manque pas d'être assez impressionnante, on s'y trouve enveloppé d'un grand silence qui n'est guère rompu que par le chant des oiseaux, parfois un lapin ou un lièvre passe furtivement... Pour ceux qui aiment l'aspect bucolique des choses...

Derrière le choeur de l'église (Saint-Jean-Baptiste) on remarque, en regardant attentivement, un monticule entouré d'un petit fossé circulaire et planté d'arbres, on le nomme "de Mot". Il est probable qu'il y a eu en cet endroit un manoir, et l'on peut d'autant mieux admettre cette opinion, qu'on trouve d'anciens fondements dans le cimetière, entre l'église et ce monticule. L'église de Nethen était médiane. Elle dépendit successivement de l'évêché de Liège, et de l'archevêché de Malines, notam-

ment. Actuellement elle fait partie du doyenné de Wavre. Elle a été construite en 1768, comme l'indique le chronogramme inscrit au-dessus de la porte. Elle est précédée d'une tour carrée, en briques, surmontée d'une flèche octogone. A l'intérieur, elle est disposée en forme de basilique à une seule nef, comptant quatre travées et décorée dans le goût de la Renaissance; l'abside est de forme carrée, les angles du vaisseau sont arrondis. Le choeur et la nef sont recouverts d'une voûte en berceau, sur laquelle s'appliquent des arcs doubleaux interrompus au milieu par des soffites ovales. Le maître-autel est dédié au patron, Saint-Jean-Baptiste, dont les mères invoquent l'intercession sous le nom de "braïau", pour les enfants en bas âge qui pleurent constamment ou qui ont peur. Les autels latéraux sont dédiés à la Vierge et à Saint-Nicolas. Les orgues ont été exécutées en 1861 par Anneesens de Ninove; sous le portail on remarque un beau Christ en bois sculpté, don d'un fidèle du XIXe siècle. Le territoire de Nethen appartient au bassin de l'Escaut; divers cours d'eau l'arrosent: la Dyle, la Nethen, la Floche, le



Le château de Savenel
(photo : R. Caussin).

ment. Actuellement elle fait partie du doyenné de Wavre. Elle a été construite en 1768, comme l'indique le chronogramme inscrit au-dessus de la porte. Elle est précédée d'une tour carrée, en briques, surmontée d'une flèche octogone. A l'intérieur, elle est disposée en forme de basilique à une seule nef, comptant quatre travées et décorée dans le goût de la Renaissance; l'abside est de forme carrée, les angles du vaisseau sont arrondis. Le choeur et la nef sont recouverts d'une voûte en berceau, sur laquelle s'appliquent des arcs doubleaux interrompus au milieu par des soffites ovales. Le maître-autel est dédié au patron, Saint-Jean-Baptiste, dont les mères invoquent l'intercession sous le nom de "braïau", pour les enfants en bas âge qui pleurent constamment ou qui ont peur. Les autels latéraux sont dédiés à la Vierge et à Saint-Nicolas. Les orgues ont été exécutées en 1861 par Anneesens de Ninove; sous le portail on remarque un beau Christ en bois sculpté, don d'un fidèle du XIXe siècle. Le territoire de Nethen appartient au bassin de l'Escaut; divers cours d'eau l'arrosent: la Dyle, la Nethen, la Floche, le



ermitage. Pour peu que vous soyez pédestrian, vous pourrez vous promener en cette contrée pendant des heures sans rencontrer âme qui vive mais, peut-être, non sans une certaine mélancolie... On fête à Nethen le dimanche avant le 24 juin; une fête secondaire se célèbre le 3e dimanche de septembre. Le hameau de Wez place sa ducasse six semaines après la St Nicolas, en souvenir d'une ancienne chapelle dédiée à ce saint et qui se trouvait à cet endroit. Le 24 juin il y a à Nethen pèlerinage, bénédiction des enfants et du pain de Saint-Jean, activités assez suivies. Il s'agit, en somme, d'une localité sans histoire, vouée à l'agriculture, et, actuellement, au tourisme régional. Celui qui apprécie les grands espaces cultivés, les chemins creux, les bocages, les bouquets de bois, sera comblé en suivant la "Promenade des Murs". Vous trouverez le texte descriptif de cette randonnée dans le dépliant "Promenades à Grez-Doiceau". Celui-ci est disponible, au prix de 30 F, à la Fédération Touristique du Brabant, rue Marché-aux-Herbes 61 à 1 000 Bruxelles - tél. : 02/513 07 50.

La ferme du château de Savenel
(photo : R. Caussin).

Le Musée des Egouts de Bruxelles :

un musée peut-être insolite, mais très intéressant!

par Josée GEORIS

Les Bruxellois se doivent de connaître et de visiter "leur" Musée des Egouts situé dans un des deux Pavillons de l'octroi à la Porte d'Anderlecht (coin de la chaussée de Mons et de la rue d'Anderlecht) à Bruxelles. Inauguré le 30 mai 1988 par Messieurs Marc Artiges, l'échevin des Travaux Publics et Jean Schouppe, échevin de l'Instruction Publique, ce musée concrétise le souhait de M. Edmond De Ridder, échevin des Travaux Publics de 1979 à 1983. Sa conception fut confiée au Service des Egouts de la Ville, sous la direction de Pierre Magdelyns, Ingénieur en Chef; la réalisation et la coordination sont l'oeuvre de M Eddy Pennewaert.

La réalisation

Personne, sinon ceux qui y ont



Les deux Pavillons de l'Octroi à la Porte d'Anderlecht.

participé, ne peut imaginer les difficultés rencontrées dans la phase pratique de réalisation qui dans son aspect théorique paraît aujourd'hui fort simple : recherches de documents, de renseignements techniques, de photographies, de manuscrits, d'affiches, etc...

La participation des écoles de la Ville s'est traduite entre 1986 et 1988 en une série de travaux

pratiques réalisés par différentes écoles techniques de l'Institut des Arts et Métiers. Les étudiants, professeurs et chefs d'atelier ont ainsi pu participer à la réalisation concrète d'un bâtiment public alors que, d'ordinaire, la majorité des exercices n'ont qu'un caractère éphémère, le temps de couvrir le programme. L'intérêt pédagogique réside ici dans le fait que les différents corps de métiers devaient coordonner leurs efforts selon les impératifs d'un chantier réel. Ce fut aussi bien souvent une occasion pour ces élèves d'utiliser des techniques et du matériel de pointe, et de suivre un cahier de charges dont les données sortaient largement, par leur caractère esthétique et muséologique, des réalisations classiques. Par ailleurs, l'expérience sur le terrain eut pour effet de renforcer la motivation et la participation d'élèves et de

Le voûtement de la Senne et les deux collecteurs accolés à la hauteur de la Bourse - 1er août 1869 (photo : Archives de la Ville de Bruxelles).



professeurs qui rencontraient à une occasion de réaliser leur programme avec plus de moyens, à une plus grande échelle.

L'Institut d'Enseignement Technique de Mécanique, d'Electricité et de Radio-Télévision réalisa la pose de l'installation électrique, assisté et secondé, entre autres pour des raisons de sécurité, des électriciens du Service des Egouts.

L'Institut d'Enseignement Technique du Bois, de la Peinture et des Industries graphiques réalisa les travaux de peinture et de menuiserie.

L'Institut d'Enseignement technique J. Marchal du travail des Métaux et des Matières plastiques réalisa des travaux de construction métallique (châssis, grilles, portes étanches) et la pose des sanitaires.

Bien évidemment le Service des Egouts a toujours, dans la mesure de ses moyens, secondé la réalisation du gros oeuvre lorsque la nécessité s'en faisait sentir. Ce que les écoles ne pouvaient entreprendre, pour des questions de spécialisation ou de programme (comme les travaux de maçonnerie ou de parachèvement des sols), fut réalisé par le personnel ouvrier ou technique

du Service des Egouts qui, pendant l'hiver 1986 - 87 vit ses travaux habituels ralentis par les mauvaises conditions climatiques.

Le cours de Photographie de la Ville de Bruxelles a, quant à lui, produit un montage audio-visuel, diverses prises de vue destinées aux panneaux d'affichage et les travaux de laboratoire (développement, reproduction de documents, tirages, effets spéciaux). L'Académie Royale des Beaux-Arts, outre sa participation à la conception architecturale du projet a entrepris la réalisation et la conception des panneaux avec des étudiants de terminale de l'atelier de graphisme-publicité. L'Ecole Supérieure de Traducteurs-Interprètes de l'Institut d'enseignement supérieur Lucien Cooremans s'est chargée de la traduction néerlandaise, anglaise et allemande de toutes les notices explicatives, techniques et historiques. Ces traductions ont été rendues particulièrement difficiles par les implications techniques très spécifiques.

Que peut-on voir au musée?

Lorsque l'on arrive Porte d'Anderlecht et que l'on voit le Pavillon de l'octroi, pas très grand,



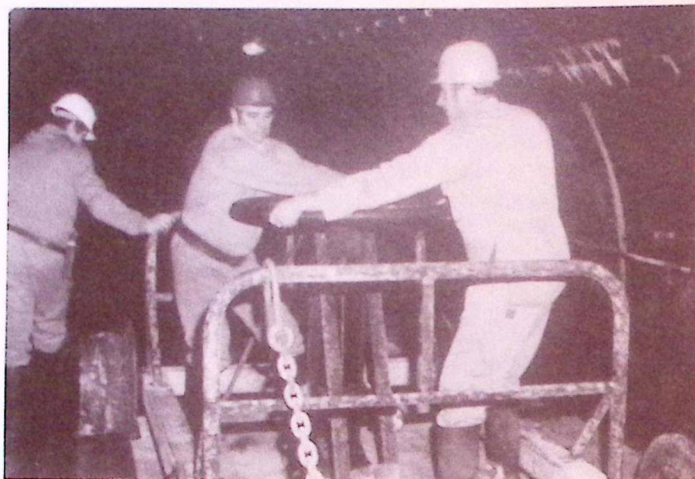
A l'entrée du Musée se trouve un bloc de pierre bleue à l'effigie du Roi Léopold. Elle porte l'inscription de l'année 1867 (photo : J. Georis).

l'on se dit immédiatement qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de choses à voir! En effet, le rez-de-chaussée n'est pas très grand. Clair, accueillant, il comporte, face à l'entrée, une grande carte murale dévoilant les "mystères" d'une partie du sous-sol bruxellois. Qui a déjà songé à la complexité de ce qui bouge sous nos pieds? Et que ferait-on sans ce système bien organisé de rejet de nos eaux usées? Cette carte indique les principaux quartiers concernés de Bruxelles. Les lignes bleu foncé représentent le canal, les lignes orange les collecteurs, les lignes bleu clair la Senne et le Maelbeek avant les voûtements et les lignes vert clair la situation après le second voûtement. Les pertuis et collecteurs y sont mentionnés.

Aux murs, des panneaux explicatifs, bien rédigés, vivants, compréhensibles par tout un chacun sont agrémentés de photos (la plupart datant de plus de 100 ans). Toujours au rez-de-chaussée, une salle a été dédiée à Edouard Goffin, cet ouvrier emporté par une crue exceptionnelle alors qu'il effectuait son travail quotidien.

Le Musée des Egouts (26 avril 1988).





C'était le 14 décembre 1988. Délicate attention de la part des responsables de ce Musée.

L'on est agréablement surpris lorsque les deux messieurs préposés à la visite invitent les visiteurs à descendre au sous-sol, véritable antre didactique. Dans ces trois salles, se sont les aspects techniques et contemporains du réseau qui sont abordés. Du réseau des égouts, le public ne connaît généralement que les avaloirs et les margelles, c'est-à-dire la partie visible de l'iceberg ! La première salle technique comprend des précisions quant au réseau lui-même, à la forme ovoïde de l'égout, ses modes de construction et son entretien, etc. On y explique également en quoi une eau est considérée comme "usée". Le sol est une reconstitution de la rue : ses pavements, une coupe d'un avaloir etc. La visite d'un égout factice, identique à ceux qui couvrent plus de 330 km du territoire communal de Bruxelles, permet au visiteur de comprendre toutes ces notions.

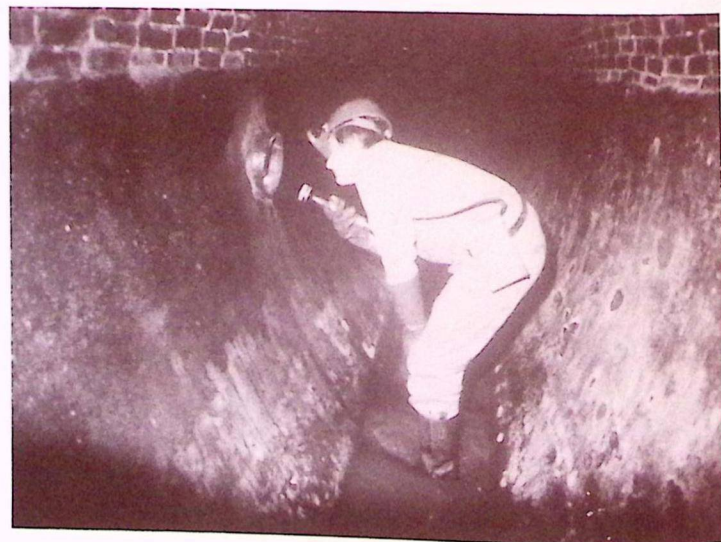
Dans la salle suivante, sont décrits les différents types de col-

Inspection d'un branchement (photo: Archives de la Ville de Bruxelles).

lecteurs et comment le Service les entretient. On appelle généralement collecteur un ouvrage principal auquel sont raccordés tous les égouts d'un sous-bassin hydrographique.

Le Musée ne passe pas sous silence les risques d'inondations, le déversement des eaux excédentaires, le problème de la pollution, etc.

La troisième salle est entièrement consacrée à l'explication du fonctionnement des installations particulières dont le réseau s'est doté pour pouvoir répondre à



Ouvrier manoeuvrant la vanne mobile.

des situations de crise ou plus simplement aux nécessités d'une gestion efficace. Les évacuateurs de crue, les bassins d'épargne... sont illustrés et expliqués sur les panneaux tandis qu'un accès à la vanne mobile du pertuis rive gauche de la Senne permet aux visiteurs de se rendre compte de visu d'une installation en usage. Il eut été impardonnable de ne pas exploiter la présence de la Senne qui coule sous le Musée. Aussi, un percement et un passage aménagé permettent de longer la rivière sur 50 mètres jusqu'aux siphons du collecteur de la chaussée de Mons et de pénétrer, en toute sécurité, dans celui-ci.

Deux mannequins habillés, l'un comme l'étaient les ouvriers vers les années 1950 l'autre comme actuellement, semblent heureux de voir passer du monde ! Une vitrine contient ... des rats d'égouts. Il y en a encore dans nos égouts, mais dès qu'ils entendent du bruit, ils disparaissent!



La Porte d'Anderlecht au fil des siècles

Le Professeur Yvon Leblicq, de l'Université Libre de Bruxelles, donne des renseignements précis se rapportant à la Porte d'Anderlecht.

Sous l'Ancien Régime, les voyageurs empruntant la chaussée de Mons, pénétraient dans Bruxelles par la porte d'Anderlecht, qui était une des sept portes par lesquelles on franchissait la seconde enceinte. En 1747, cette porte fût transformée en prison correctionnelle et en 1760, il fût ordonné d'y enfermer dorénavant les filles publiques qui auparavant étaient incarcérées à la porte de Hal, seule porte de la seconde enceinte qui subsiste actuellement, les autres ayant toutes été démolies à la fin du XVIIIe siècle et au début du siècle suivant. La Porte d'Anderlecht disparut ainsi en 1784. Les remparts, très délabrés, durent quant à eux, attendre 1810 pour voir leur sort scellé. Le 19 mai de cette année, Napoléon ordonne en effet leur démolition et leur remplacement par des boulevards. Ceux qui se succèdent depuis la Porte de Hal jusqu'à la porte d'Anderlecht et

L'évolution des équipements ouvriers. A gauche, vers 1950; à droite, actuellement.

Coupe d'un avaloir. La partie supérieure est visible dans les rigoles des rues (photo : J. Georis)

lentement.

De 1800 à 1860, le site de la Porte d'Anderlecht fut un des cadres de la perception de l'octroi urbain. Au XIXe siècle, l'octroi était une taxe indirecte que certaines communes étaient autorisées à établir et à percevoir sur les objets destinés à la consommation locale. Pour Bruxelles, cela signifiait donc que tout propriétaire, porteur ou conducteur d'objets compris dans le tarif de l'octroi et venant de l'extérieur, était tenu d'en faire la déclaration au bureau de recette le plus proche et d'en acquitter les droits avant d'entrer en ville. Les premiers bureaux de recette où siégeaient les employés de l'octroi, furent établis à l'emplacement des anciennes portes fortifiées. Comme les sections de remparts étaient démolies les unes après les autres et ne constituaient plus d'obstacle à la fraude, on creusa un fossé et on érigea une



palissade tout le long des boulevards extérieurs. Pour pénétrer en ville il fallait donc obligatoirement passer par les portes de l'octroi.

En 1816, le directeur de l'octroi soulignait que l'état de délabrement du bureau de perception de la Porte d'Anderlecht exigeait de promptes réparations.

Quinze ans plus tard, la situation avait à ce point empiré que l'architecte de la ville Auguste Payen, réclama la démolition immédiate du bâtiment, ce qui fut fait. C'est ce même Payen qui dressa les plans de deux nouveaux pavillons qualifiés d'aubettes, destinés à abriter les services de l'octroi. L'architecte de la ville conçut également les plans des pavillons d'octroi des portes de Ninove, de Namur, de Flandre et du Rivage ou du Canal.

Les deux derniers n'existent plus. Quant à ceux de la porte de Namur, ils furent déplacés à l'entrée du Bois de la Cambre. Commencés en 1834, achevés en 1836, les pavillons d'octroi de la Porte d'Anderlecht sont ornés de deux bas-reliefs allégoriques dus au sculpteur Joseph Geefs et représentant l'un le Commerce, l'autre la Ville de Bruxelles. L'octroi urbain ayant été supprimé dans toutes les villes belges en

1860, les deux pavillons connurent diverses destinations pour finir par être démontés pierre par pierre en 1950 dans le cadre de l'établissement du nouveau voûtement de la Senne sous les boulevards extérieurs. Il fut imposé aux entrepreneurs de les reconstruire après l'achèvement des deux pertuis du nouvel ouvrage en les écartant toutefois quelque peu l'un de l'autre en vue de faciliter la circulation chaussée de Mons. Depuis lors, les pavillons sont réservés au Service des Egouts de la Ville. Sous celui de gauche -actuel Musée des Egouts- existe un barrage mobile avec chambre de manoeuvre destiné à réaliser une retenue d'eau momentanée et remplaçant donc les vannes désaffectées de la grande écluse du boulevard Poincaré.

Signalons que la visite se termine par la projection d'un montage audio-visuel intitulé "A day in the Dark". Ce montage rappelle que si cet immense ouvrage se fait si peu sentir sous nos pieds, c'est grâce à la vigilance et au travail souvent dangereux d'une centaine d'hommes du Service des Egouts. Il y a des métiers humbles et discrets que l'on devrait valoriser! Quant au Musée, il mérite le déplacement. Présenté de façon

pratique et intelligente il captive dès l'entrée et éveille notre curiosité. Les deux gardiens se font un plaisir de répondre aux questions des visiteurs si ceux-ci désirent un complément d'informations aux explications données.

Un conseil : comme le dit si bien Monsieur Météo, munissez-vous de votre petite laine. En effet, dès que l'on descend dans le sous-sol, l'on sent la différence de température.

Renseignements pratiques

Musée des Egouts, Pavillon de l'octroi, Porte d'Anderlecht, Bruxelles.

Accès : Tram 18, bus 47.

Pour les visiteurs individuels, chaque mercredi, quatre visites groupées sont organisées à 9, 11, 13 et 15 heures.

Pour les groupes (minimum 10 personnes /maximum 20) les visites se font sur rendez-vous, tous les jours ouvrables, sauf le mercredi.

Contact : Service des Egouts de la Ville de Bruxelles : tél : 02/513.85.87.

Le prix d'entrée est de 50F par personne et de 35F pour les moins de 15 ans et les groupes. L'entrée est gratuite pour les élèves des écoles situées sur le territoire de la Région bruxelloise et leurs accompagnateurs.

Gratuité aussi pour les habitants de Bruxelles-Ville sur présentation de la carte d'identité.



Un problème ayant été signalé à cet endroit, une équipe efficace de trois ouvriers va remédier promptement à cela (photo J. Georis).

Echo du Patrimoine

par Christian SPAPENS,
Architecte

Où en est la restauration du dôme de l'église royale Sainte-Marie à Schaerbeek?

Classée en tant que Monument le 09 novembre 1976 et voyant le site où elle s'implante également classé le 03 octobre 1983, l'église royale Sainte-Marie n'en finit pas d'attendre la conclusion de son plus important chantier de restauration, entamé en décembre 1983.

Cruelle situation pour cet édifice dont les travaux commencés en 1845 ne furent terminés qu'en 1904, bien après que les premières restaurations se fussent déjà avérées nécessaires.

Il apparut en effet bien vite que si l'édifice présentait d'incontestables qualités urbanistiques et témoignait d'un éclectisme particulièrement bien proportionné, par la juxtaposition de volumes ou de détails ogivaux, romans ou byzantins, la technique constructive laissait pour le moins à désirer: pierres délitées, absence d'évacuations d'eau valables, pilastres et ornements mal fixés, etc... n'ont pas

cessé de poser problèmes depuis l'ouverture de l'église au culte, le 15 août 1853.

D'indispensables projets de restauration ont donc vu le jour depuis plus de cent ans, jusqu'au 3 mai 1968 où la restauration générale de l'édifice était enfin décidée, tandis que ces travaux étaient adjugés quelque 2 années plus tard... avant d'être décommandés par les édiles communaux qui, en 1971, adoptèrent le principe de la démolition de l'église!

Les possibilités de subsidiation offertes par le classement intervenu depuis ont permis de revenir sur cette dernière décision, et l'entrepreneur soumissionnaire put enfin entamer les travaux en décembre 1983.

Las, le 09 août 1985, un incendie se déclara à la base du dôme, où se déroulaient des travaux de soudure aux nouvelles plaques de cuivre.

Le feu entama largement la toiture, détruisit la lanterne et les lanterneaux supérieurs, brisa des verrières, induisit de nombreux dégâts aux maçonneries, tandis que les ruissellements d'eau dégradaient considé-

blement l'intérieur de l'édifice.

Ce qui n'aurait dû constituer qu'une très malheureuse péripétie de chantier couverte par l'assurance de l'entrepreneur tourna cependant au mauvais vaudeville lorsque cette compagnie se retrancha derrière le "cas fortuit", en l'occurrence un nid d'oiseau invisible mais embrasé par la chaleur des travaux de soudure. Le délai pris par les premières négociations eut pour effet une croissance exponentielle des frais de réparation: certaines structures métalliques, qui auraient pu être sauvées se rouillèrent; l'intérieur de l'église, mal protégé, continua de se dégrader, les coûts de la construction reprirent spectaculairement...

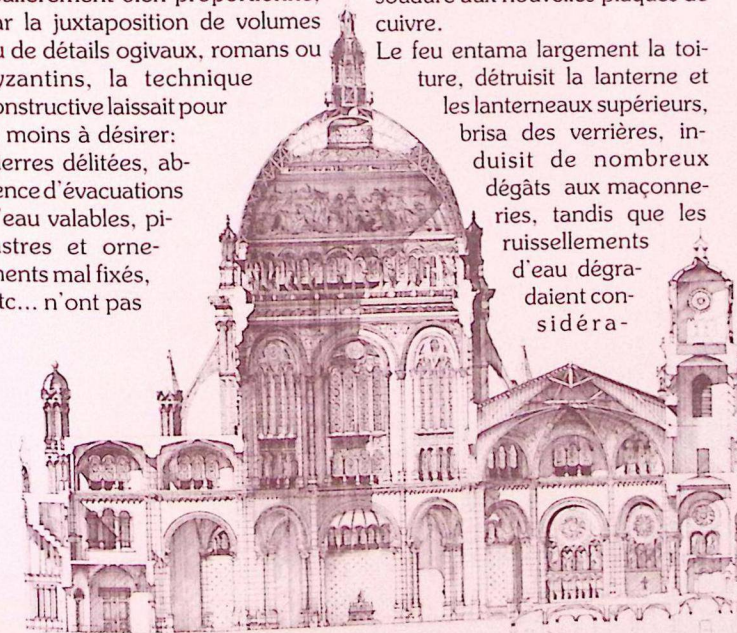
L'affaire est désormais dans les mains de la Justice qui seule pourra déterminer les véritables responsabilités et chiffrer l'ensemble des frais consécutifs à l'incendie qui se propagea à l'église royale Sainte-Marie il y a quelque ... cinq années.

En attendant, les échafaudages continueront d'altérer l'aboutissement de la belle perspective qui s'ouvre depuis l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg.

Erratum

Suite aux erreurs qui se sont glissées dans l'Echo du Patrimoine du n°6/1989, nous rectifions les légendes suivantes: pour le moulin de Woluwe-Saint-Lambert, il s'agit d'une carte postale; pour la réserve naturelle de l'Etat à Uccle, il s'agit d'une photo du Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs.

Dans le 2e paragraphe, 2e phrase, sur la réserve naturelle à Uccle, il faut lire "les" cartes postales.



Coupe de l'église Royale Sainte-Marie (extrait de "l'Emulation", Bruxelles, H. Leys, 1878).

REBECQ

par Jacqueline Demiddeleer

Rebecq, roman pays aux campagnes fleuries
Quand le printemps rôdait le long de tes sentiers
Il faisait s'éclairer les bourgeons d'églantiers
Et s'éclater les ors de mille féeries.

En mai les rogations et leurs chants liturgiques
Egrenaient les prénoms de tous les sanctifiés.
Des pétales de fleurs, aux pieds du crucifié
Donnaient à son calvaire un reflet bucolique.

L'ancien moulin d'Erbé dominait la colline.
Il n'a plus aujourd'hui de bras ouverts au vent;
Il est là, mutilé, solitaire, émouvant;
Mais debout sur la crête, il redresse l'échine.

Sous le clair de ton ciel, saison des allégresses
Tant de fleurs coloraient les blés et les coteaux !
Les vaches aux pas lents regagnaient en troupeaux
Les prés gorgés de vert et leurs tendres moelles !

La rivière coulait au rythme de la vie
Entre les peupliers vigilants et secrets.
Des nêpes en zigzag dessinaient leurs ballets
Sur la face des eaux de la Senne endormie.

Je revois ton clocher dénombant les étoiles,
La place où des joueurs, au soleil, s'affrontaient;
Le pas du Roi de Rome et le parc des Solvay,
Le matin de marchés et leurs auvents de toiles.

Du Moulin d'Arenberg la poulie imposante
Descendait de gros sacs au creux de longs chariots;
Les chevaux piaffaient en frappant du sabot :
Leurs fers étincelaient sous leur robe puissante.

L'hospice recueillait bien des gens à la ronde.
Il reste un abri sûr pour tous les vieilles gens
Que l'on voit, silencieux et prostrés sur leurs bancs,
Absorbés dans un rêve à l'humeur vagabonde !

Un vieux train fatigué ramenait de la ville
Un monde se hâtant vers des toits familiers.
La gare était plantée au milieu de halliers
Où des oiseaux bruissaient troublés dans leur idylle.

Nous ne braverons plus les sorciers, les sorcières
Dans le tunnel obscur qu'allongeait notre peur
Où malgré tout l'été, nous cherchions la fraîcheur
Car les murs sont en ruine effondrés sous les lierres.

Il est encor présent le fameux pont du crime
Où selon la légende un quidam trépassa.
Du haut de sa structure une main le poussa
Vers un destin tragique, innocente victime.

Dans les chemins d'automne humant si bon la glaise
De lourds charrois grinçants creusaient droits leurs sillons
Et quand la nuit tombait sur crêtes et vallons
Dans les foyers dormants se ravivait la braise

Se prenant au sérieux pour les quelques panaches
Laissés dans son sillage, un vieux tram à vapeur
Croyait bon d'adopter un train de sénateur
Pour joindre Virginal ou d'autres points d'attaches.

Il aimait s'attarder en Suisse Brabançonne
Mais suait huile et eau tout le long du parcours,
Et puis, il disparut, détroné certain jour
Par une Micheline à la voix de trombonne.

Semeurs aux bras levés qui lanciez d'abondance
Les graines de l'espoir, d'un geste machinal,
J'ai bien souvent suivi votre pas matinal
Ponctué par le chant des coqs de mon enfance.

Le souvenir lui-même est ancré dans mon âme
Ainsi qu'un diamant serti dans un joyau.
J'admirais votre pas, votre geste en arceau
Tandis qu'à l'horizon s'allumaient mille flammes.

Mon souvenir parfois me mène au bois de Nèpe
Où ma lèvre hume encor l'arôme des fraisiers
Mais les hêtres d'antan ont été sacrifiés...
Je porte sur mon cœur un long ruban de crêpe !

Rebecq, mon bien aimé, berceau de mes ancêtres
Dont le vaste terroir dépasse l'horizon
Un jour je reviendrai dormir sous le gazon
Dans ton champs de repos, tout près des miens. Peut-être !



Les mégalithes brabançons

par Willy Charles BROU

L'ère mégalithique

L'imagination des hommes a toujours été fouettée par les « grosses pierres », brutes ou travaillées; les dimensions de certaines d'entre elles, ainsi que l'audace, la volonté et la somme de travail qu'il a fallu déployer

pour les amener sur place et les édifier, les ont fait attribuer à des êtres surnaturels: dieux, géants, fées, sorcières, diable. Comme la raison d'être de ces monuments n'était pas connue les légendes fleurirent autour de chaque dolmen et de chaque menhir. Ce n'est que vers 1750

qu'on commença à s'y intéresser d'une façon scientifique. Le héros de Oberhausen, le brave La Tour d'Auvergne, mort en 1800, breton d'origine, fut l'un des premiers à les attribuer aux druides gaulois; c'était une erreur, mais à son époque on ne connaissait pas de population plus ancienne que les Gaulois dans nos régions.

Vers 1850, l'étude de la préhistoire s'imposa comme une science rigoureuse, et les opinions évoluèrent sur l'origine des mégalithes. On constata d'abord qu'il y en avait ailleurs qu'en Bretagne, et même dans des pays où les Celtes n'étaient jamais allés. Puis on trouva sous ces monuments un mobilier dont l'étude révéla qu'il datait de 1.000 à 2.000 ans avant l'arrivée des Celtes et qu'il appartenait à l'ère néolithique. Dans toute l'Europe occidentale, une étude précise et un recensement général de ces pierres furent entrepris.

On apprit avec étonnement en France que les départements de l'Aveyron et de l'Ardèche étaient plus riches en dolmens que le Finistère et le Morbihan; que la table géante du dolmen de Mané-Rutual à Locmariaquer était deux fois moins lourde que celle de Antequera (Andalousie, Espagne); qu'il y avait aussi une multitude de dolmens dans divers pays d'Europe occidentale, et de non moins nombreux en Palestine, dans le Caucase, dans les Indes et jusqu'en Corée!

Si beaucoup de problèmes sou-

A Chaumont-Gistoux, le Cheval de Godde (photo appartenant à Willy Charles Brou)

levés par ces pierres ont reçu une solution qu'on admet définitive, certains restent non résolus, et les monuments mégalithiques gardent encore une grande partie de leur caractère mystérieux.

La terminologie généralement admise en Gaule continentale

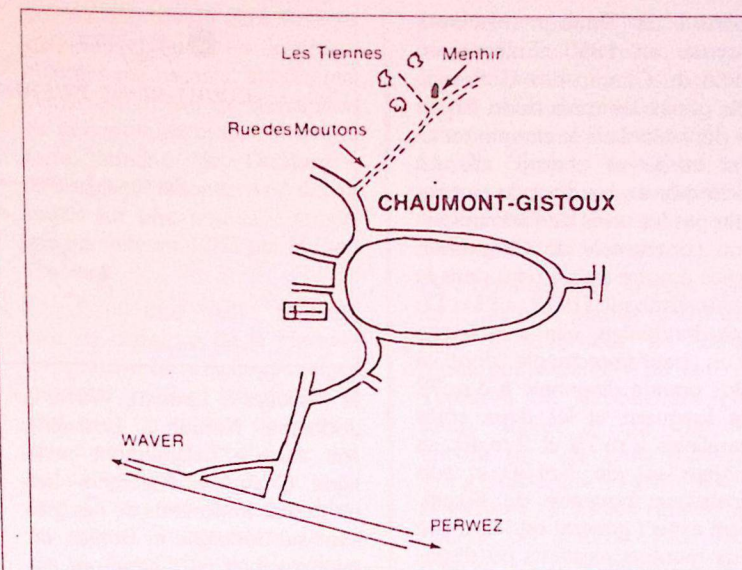
On appelle « mégalithe » un monument de pierres brutes ou dégrossies par la main de l'homme, édifié avant notre ère.

Le menhir (longue pierre en bas breton) est une simple pierre de hauteur très variable, fichée verticalement dans le sol.

Les menhirs ne sont pas toujours isolés: s'ils sont deux, on les appelle souvent « pierres jumelles ». S'ils sont suffisamment nombreux pour dessiner sur le sol une figure, le groupement s'appelle « cromlech » (pierres en courbe, en bas breton); cette figure peut être un cercle, un demi-cercle, une ellipse, un rectangle, un carré ou un polygone plus ou moins régulier. Une série de menhirs placés en ligne et à des distances telles qu'ils sont visibles l'un de l'autre, s'appelle alignement.

Le menhir sculpté, bien souvent d'une époque postérieure à celle du menhir brut ou dégrossi, a peut-être été taillé dans un menhir existant. On appelle « lech » un menhir de dimensions modestes, taillé en forme d'obélisque, d'aiguille, de phallus ou de tronc de cône allongé; il est assez fréquent en Belgique. La sculpture peut consister en une simple rainure horizontale. On a taillé des croix dans des menhirs pour les christianiser.

Les menhirs sculptés à figures anthropomorphes sont appelés « statues-menhirs ». Le midi de la France en possède une trentaine. Le département de l'Oise en possède à lui seul une trentaine aussi. Ces statues ne



dépassent pas un mètre de hauteur mais celles de la Corse ont une hauteur moyenne de deux mètres.

Le dolmen (table de pierre en bas breton) est constitué d'une dalle horizontale posée sur plusieurs blocs de pierre, eux-mêmes dressés sur le sol.

Le ciste (kistren en bas breton) est un coffre de pierre que l'on peut assimiler à un petit dolmen. Le lichaven est un trilithe: une pierre repose sur deux autres. On appelle « demi-dolmen » le monument constitué d'une table dont un bord repose sur un ou plusieurs montants et l'autre sur un talus ou le sol naturel.

Le bilithe, fréquent à Minorque (Baléares) est constitué d'un seul support et d'une table horizontale.

La « pierre branlante » est souvent un phénomène géologique naturel, parfois accentué par la main de l'homme: dans ce cas on ne le considère pas comme un monument mégalithique.

L'allée couverte est constituée de deux ou plusieurs tables reposant sur deux files de supports de pierre.

Si les mégalithes sont constitués

de pierres brutes ou à peine dégrossies, les constructeurs ont choisi des pierres allongées pour leurs menhirs, et de larges dalles plates pour les tables des dolmens et parfois pour leurs supports. Parfois aussi on a taillé la pierre pour lui donner une forme voulue. Le cromlech monumental de Stonehenge, en Angleterre, est le chef-d'œuvre de l'architecture mégalithique.

Chaumont-Gistoux

Le cheval de Godde et les menhirs des Gottes (existent).

A Gistoux, des fouilles en 1968 ont mis au jour au lieu-dit les Bruyères un « site du Michelsberg » datant d'environ 2.000 ans avant J.-C. Des tombelles plus récentes, mais préromaines, y ont aussi été découvertes.

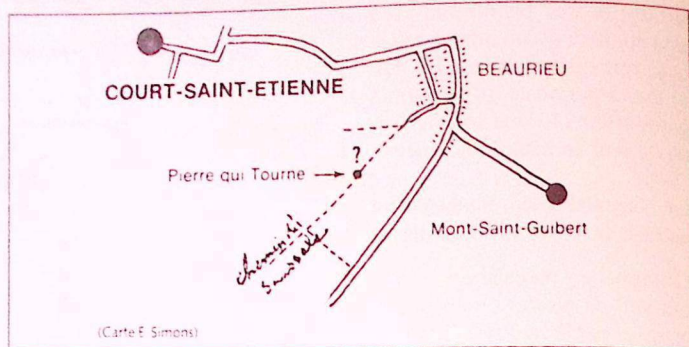
Chaumont est entré à son tour dans la préhistoire mégalithique en août 1970, grâce à l'exhumation de trois menhirs aux Champs des Gottes et à leur identification par nos soins.

La plus belle pierre taillée et levée est remarquable: sur d'anciens documents, on l'appelait « le cheval de Godde », nom qui est à rapprocher du « Cheval de

Pierre » de Thuillies (Hainaut), disparu en 1850. Enlevée en 1968 du Champ des Gottes où elle gênait les travaux de labour et déposée dans le chemin creux qui borde ce champ, elle fut redressée en bordure de ce chemin par les soins de l'administration communale de Chaumont, grâce à notre article paru dans la revue Brabant (1972, n° 1). De grès landenien, elle a la forme d'un trapèze-rectangle dont la plus grande diagonale à 3 m 72 de longueur et les deux côtés parallèles 2 m 75 et 2 m 40; sa largeur est de 1 m 30 et son épaisseur moyenne de 40 cm. Son aspect général est identique aux menhirs existants ou disparus, caractéristiques de provinces de la Gaule du nord : ceux de Hollain, de Gozée, de Bray, de Goegnies-Chaussée et de Thuillies (Hainaut), de Tirlemont et de Neerwinden (Brabant), de Péronne (Somme).

A la fin de 1971, on releva du même champ des Gottes deux autres pierres, dont l'une était enterrée « debout »; ces deux pierres sont actuellement couchées à l'orée du bois qui borde le champ. Elles sont également en grès landenien. Les deux pierres étaient enterrées à sept mètres l'une de l'autre et à moins de 100 m du lieu d'extraction du Cheval de Godde, dont elles auraient la même forme, si on les plaçait debout. En joignant le Cheval de Godde au point milieu des deux autres mégalithes, on obtient une droite d'azimut 50° : celui du lever du soleil au 21 juin!

Signalons enfin qu'au cours de ces dernières années, de nombreuses grosses pierres plus ou moins taillées, en grès brun à grain fin, ont été déterrées dans cette région. On les a trouvées soit le long des chemins antiques qui encadrent le plateau d'Amel-



le (Nivelles à Landen, Wavre à Jodoigne, Namur à Louvain), soit suivant l'alignement rectiligne Chaumont-Jodoigne. Les gisements importants de ces grès sont sur Jodoigne et Bonlez; les trois menhirs de Chaumont auraient donc été traînés sur une distance de 6 à 7 km. L'église Saint-Bavon de Chaumont possède une tour romane du XII^e siècle et celle de Gistoux est consacrée à saint Jean-Baptiste.

Court Saint-Etienne

La Pierre-qui-tourne de Beauvieux (existante).

C'est l'abbé Jeandrain, curé de Court-St-Etienne, qui le premier fit mention dans la revue « Le Folklore brabançon », de 1924, d'une pierre-qui-tourne, enchâssée dans le talus d'un chemin creux et qui, selon la légende, « tourne chaque fois qu'elle entend sonner minuit au clocher du village ». Et c'est M.G. Foucher, ingénieur, de La Hulpe, qui parvint à la repérer dans le talus du chemin de Saussale, le 25 octobre 1971. Une petite équipe, dont nous fîmes partie, se mit en devoir de la dégager des ronces, arbustes et terres qui la surmontaient.

La dalle se révéla de forme pentagonale, de 7 m 40 de périmètre; sa plus grande dimension est de 2 m 70, sa largeur maxima de 1 m 90 et son épaisseur sensiblement constante de 45 cm.

Ses deux faces et sa tranche ne sont pas taillées; la pierre de grès tertiaire du landenien supérieur a un volume de 1 m³ 600 et pèse environ 4 tonnes. Sa plus grande dimension est orientée exactement Ouest-Est. Sur la tranche méridionale de la dalle est gravée au ciseau une croix : la grande branche a 35 cm et la petite 20 cm. Une entaille très nette est visible sur la face supérieure, contre la tranche nord : c'est la trace d'un coin, comme on en trouve d'identiques sur certaines pierres des monuments mégalithiques de Wéris (Luxembourg).

Sous la tranche méridionale de la dalle, on découvrit une douzaine de moellons de grès, de 10 à 20 kilos, posés à plat et disposés en ligne droite. Puis on dégagait une grosse pierre du même grès, dont les deux grandes faces parallèles sont en forme de trapèze-rectangle, probablement rectangulaire à l'origine. Pesant environ 150 kg, elle a une base de 75 x 25 cm, une épaisseur de 25 à 32 cm et une hauteur de 55 cm. Sa grande face supérieure en contact avec la face inférieure de la grande dalle, ainsi que ses tranches sud et est, sont planes; la grande face inférieure et les 2 autres tranches sont brutes. Elle a donc été taillées manifestement pour servir de support à la dalle. Son grand axe était orienté nord-sud et sur

la tranche orientale est burinée une croix à entrant oblique.

Il est probable qu'il y eut autrefois sous la dalle deux autres pierres-supports, vu la position de la seule retrouvée.

Nous n'avons pas trouvé trace de mobilier sous la grande dalle, mais bien une petite hache (avec pic et tranchant) en pierre polie à quelques mètres de la pierre, dans l'assiette du chemin creux, près de sa surface.

Dans le prolongement de cette dalle, au même niveau et dans l'épaisseur du talus, nous avons dégagé une deuxième dalle, énorme et posée à plat. De forme oblongue, elle a 2 m 05 sur 1 m 42 et une épaisseur de 45 à 50 cm; elle est également orientée ouest-est. Sa surface supérieure est bien plane; son extrémité est taillée en gradins. Sa tranche méridionale est plane et lisse; le restant de la tranche est arrondi et boursoufflé. De grès landenien, elle pèse 2.500 kilos; elle repose sur un cailloutis hétérogène, qui semble naturel. Nous n'avons pas pu creuser sous cette dalle.

Toutes ces pierres pourraient provenir des carrières de grès de Blanmont. La Pierre-qui-tourne a beaucoup d'analogie avec le dolmen de Solwaster, à Sart-lez-Spa-Liège). Elle nous semble donc être un antique dolmen ou peut-être une allée couverte, aménagé dans le talus d'un chemin creux, plusieurs millénaires avant son exhumation récente. L'église St-Etienne possède une tour romane; l'église de Beauvieux est consacrée à Saint-Lambert.

Duisburg

Un dolmen? (existant).

Nul ne doute aujourd'hui que la forêt de Soignes et ses environs aient été habités dès les temps préhistoriques; d'innombrables trouvailles l'établissent : outils et

pointes d'armes en silex, vestiges d'oppida et enceintes fortifiées, chemins préromains, tumuli, etc. Dans son « Essai de description de la commune et de l'ancienne terre franche de Duisburg ». J. Bosmans raconte des détails précis sur une trouvaille remarquable faite en 1883 par Hubert Nootens.

Occupant une petite ferme sise au carrefour de la Hertwegenstraat et de la Achterstraat, ce modeste paysan laboureur le 2 mai, avec un attelage de vaches, un champ tout proche de son habitation (parcelle n° 50, section C, au lieu-dit « Ten Hertswegen »). Brusquement, le soc de sa charrue heurte à quelque 20 cm de profondeur un obstacle et s'immobilise. Hubert avec des amis dégage aussitôt une énorme pierre : elle a la forme d'un quartier de tarte dont le bord arrondi et poli mesure 1 m 50 de développement et dont l'épaisseur varie de 45 à 50 cm; ses deux faces sont légèrement boursoufflées et sur l'une de ces boursoufflures les paysans déchiffrent une petite inscription : + J. CR. Le poids de la pierre est d'environ 2.000 kilos.

Trois jours plus tard, à proximité immédiate de cette pierre, la charrue heurte un nouvel obstacle. Déterrée, il se révèle être un second quartier de tarte rocheux, de forme similaire au premier, mais ayant 3 m d'arrondi à son bord, et, le 17 mai, après sondages avec une pointe d'acier, l'équipe de Nootens déterre un troisième et dernier bloc de pierre, triangulaire lui aussi mais dont le bord arrondi développé mesure 3 m 25. Les trois blocs rassemblés forment une table presque circulaire de 7 m 75 de périmètre, d'épaisseur variant de 45 à 50 cm, d'un diamètre de 2 m 45 et pesant près de six tonnes. Quelques jours plus tard,

on découvre entre les deux dernières pierres déterrées, dans un trou de près de 2 m de diamètre et d'1 m 50 de profondeur, une grande quantité de cendres! Hubert Nootens traîne les trois pierres hors de son champ et les dépose au pied d'un grand arbre ombrageant sa ferme.

De nombreuses années plus tard, ces trois pierres furent traînées et déposées au centre d'une petite clairière du parc de Tervuren où débouchent plusieurs drèves et qui s'appelle encore de nos jours « Zevenster » c'est-à-dire « l'étoile à sept branches ». Tous les ruraux appellent cet endroit « Le Dolmen » : les trois pierres y sont encore; malheureusement, la petite inscription + J. CR. a disparu et il n'en subsiste plus qu'une petite plage polie.

L'arrondi des bords de la table est remarquablement poli et la pierre est en grès landenien à grain très fin.

Ou une Pierre-qui-tourne?

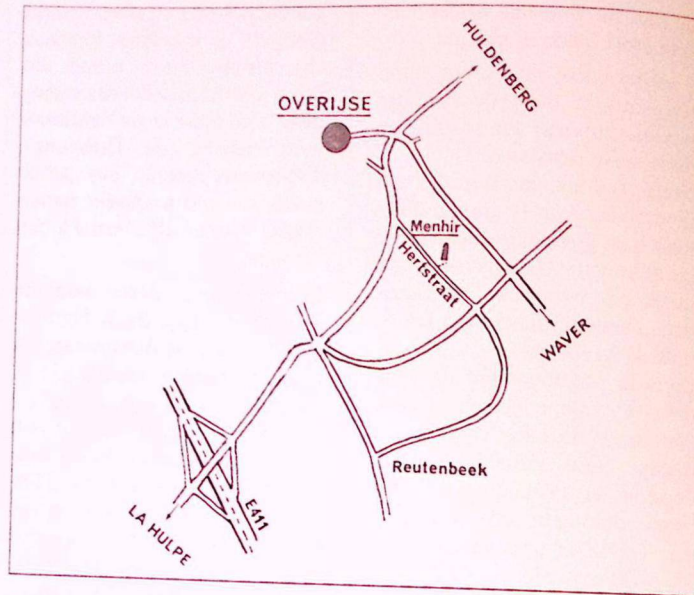
Deux hypothèses sont à formuler.

Ou bien la table circulaire était posée initialement sur des supports pierreux fichés en terre, auquel cas ce serait un dolmen sous lequel on aurait placé dans un grand trou des cendres funéraires. On n'a cependant aucune indication sur la nature de ces cendres! N'oublions pas qu'il y a 2.000 ans, cet endroit était encore en lisière de la forêt de Soignes; peut-être ces cendres ne sont-elles que celles d'un grand feu de bois!

On n'a jamais non plus trouvé trace de supports de cet éventuel dolmen. Ou bien la table circulaire et polie sur son pourtour était la table d'un bilithe dont le support central lui non plus n'a pas été retrouvé. Ce qui pourrait être un premier argument en

faveur de cette « pierre-qui-tourne », c'est que les trois morceaux de la table ont été trouvés au croisement de deux vieux chemins dans une parcelle qui occupe vraiment un point culminant de la région, car le terrain descend depuis ce point vers les trois directions cardinales : ouest, nord et est.

Un autre argument important est que ce monument mégalithique se trouve bien visible à 600 m à l'ouest de la route constituée par la Mechelsestraat (rue de Malines) et la Waalsebaan (chaussée de Wallonie), route qui n'est autre que l'important diverticule romain - voire préromain - qui, des Ardennes, par Namur - Gembloux - Wavre - Ottenburg - Huldenburg - Duisburg (au Hameau Ten Hertswegen) - Tervuren (au Hameau Vier Winden) - Vossem - Sterrebeek - Steenokkerzeel - Perk et Elewijt, aboutissait à Rumpst sur le Ruppel où le diverticule rejoignait la grande chaussée de Bavai à Utrecht. Nous pourrions donc nous trouver devant les vestiges d'une antique « pierre-qui-tourne ».



Jauche

Le petit menhir.

M.E. Bouvier, de Tournai, signale dans son ouvrage « Visage de la Hesbaye » (ETC, Tournai 1975), qu'il existait encore en 1959 dans le parc du château de Hemptinne une grosse pierre dressée, à bout arrondi ou érodé, dépassant le sol d'environ un mètre. Disparue depuis lors, elle m'a été signalée par M.J.J.

Sarton, de Tamines, comme ayant été transportée du parc du château jusqu'au jardin d'un particulier où, nettoyée et dressée, elle est actuellement en lieu sûr.

La pierre affecte la forme d'un gros animal : ours ou sanglier; elle est taillée en partie et garnie de traits gravés, circulaires ou spiraliformes, qui font penser à des motifs de sculptures celtiques (comme au pilier de Pfalzfeld en Rhénanie).

Cette pierre de jauche pourrait avoir été une sorte de statue-menhir zoomorphe, objet d'un culte celtique ou pré-celtique.

Jauche est un ancien village déjà cité dans des écrits de la fin du XI^e siècle. Le village était traversé par un antique diverticule reliant Tavier (sur la Bavai-Tongres) à Tirlemont (sur la Boulogne-Cassel-Tongres-Cologne). Pour cette raison, son église actuelle et les chapelles antérieures ont été dédiées à l'évangéliste de la Gaule saint Martin de Tours. On a trouvé sur Jauche, vers

Les mégalithes de Duisburg (photo R. Caussin)



1845, un cimetière mérovingien de quelque 80 tombes avec armes, bijoux et poteries.

Neerwinden

A cheval sur l'ancienne frontière des communes de Neerwinden et Overwinden, au lieu-dit Tomveld (champ des tombes), on a découvert un cimetière gallo-romain. Un tumulus appelé Graf van Middelwinden se trouve également sur cette frontière, tout contre la route reliant les deux villages. C'est à proximité immédiate de cette tombe que le 9 juin 1972, des égoutiers mirent au jour une grande dalle de pierre.

La pierre gisait à plat, à 35 cm sous le niveau du sol de l'ancien acotement. Extraite et débarrassée de sa gangue d'argile, elle se présenta sous la forme d'un trapèze rectangle. Sa base est de 1 m 02, les côtés verticaux ont 1 m 02 et 1 m 62, le côté supérieur à 1 m 25. L'épaisseur de la pierre varie de 35 à 45 cm. Les deux tranches verticales et la tranche supérieure sont plates, celle de la base est grossière, non taillée. Les deux faces de la dalle sont pratiquement plates.

Aux deux tiers de la hauteur de la tranche verticale de 1 m 62 est taillée soigneusement une cavité profonde de 9 cm et qui a nettement la forme et les dimensions d'un crâne humain d'adulte, vu de face. Ce qui nous fait penser à la coutume qu'avaient les Gaulois d'exposer les têtes coupées (comme à Entremont, près d'Aix-en-Provence). La pierre est en grès landenien à grains fins, riche en quartzite; la cassure a une teinte gris clair. La pierre pèse environ 1.300 kilos.

Cette pierre en forme de trapèze rectangle avec un angle au sommet de 60 degrés est manifestement un menhir du type Brunehault, comme il en existe encore

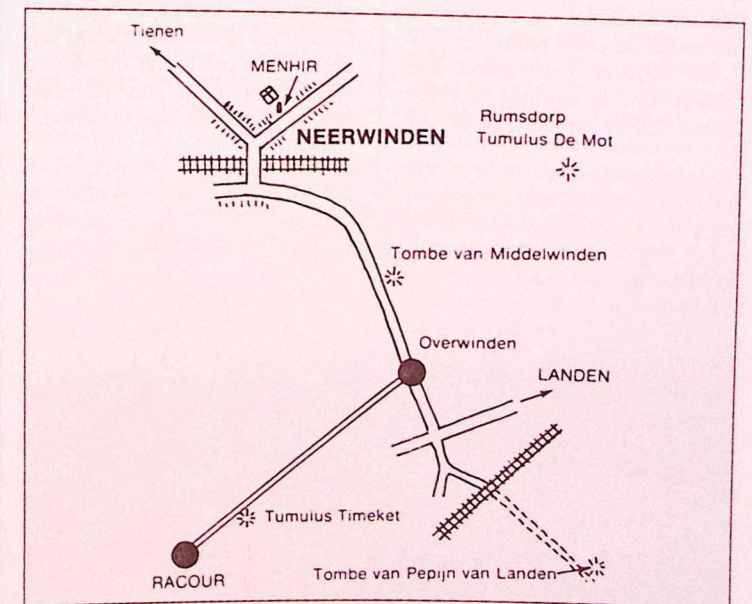
plusieurs en Gaule du Nord : à Hollain et à Gozée (Hainaut), à Chaumont-Gistoux (Brabant), à Waha (Luxembourg), à Peronne (Somme). Une dizaine de pierres, disparues hélas, mais de même forme, sont également répertoriées dans cet ouvrage. Toutes ces pierres, existantes ou disparues, sont dressées sur leur petit côté, l'arête oblique au sommet et leur plan vertical de symétrie orienté parallèlement à l'axe d'une chaussée ou itinéraire antique tout proche.

Elles pouvaient donc servir de repères routiers, placés en un point haut bien visible et indestructible.

La Pierre de Middelwinden, objet d'un culte mégalithique, puis celtique, puis gaulois, a peut-être poussé un gros propriétaire gallo-romain à ériger près d'elle sa dernière demeure : le tumulus encore visible de 18 m de diamètre et 5 m 50 de hauteur. Au Moyen Age, c'est également près de cette pierre et de ce tumulus, vers l'an 1.000, que le

sire de Winde fonda la paroisse de Middenwinden. En effet, à 100 m à l'ouest de ce site, on a découvert des ossements humains dans une sablière actuellement épuisée. De plus, des moellons de grès, bruts ou taillés sont régulièrement détérrés des champs et vergers sis à l'ouest du tumulus, entre la route et le Waarbeek. Enfin, le 14 juin 1972, les égoutiers détérrèrent une pierre de 300 kilos, dont deux faces sont taillées et perpendiculaires entre elles; un motif de tête de mort y est aussi sculpté en creux et de traces de charbon de bois brûlé noircissent ce motif et une face de la pierre! C'est sans doute près du tumulus, de la nécropole et du menhir de Middenwinden que fut construit l'oratoire par le sire de Winde, vers l'an 1.000 de notre ère.

La pierre de Middelwinden a été placée par les soins de l'administration communale devant l'église de Neerwinden.



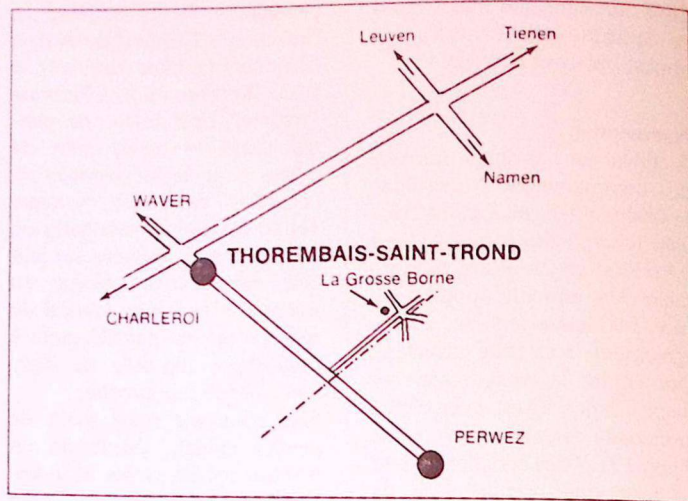
Perwez

La Grosse Borne, appelée Grosse Pierre au siècle passé (existante).

C'est un mégalithe encore dressé au point commun des communes de Perwez, Thorem-bais-Saint-Trond et Thorem-bais-Béguines, à la croisée de deux chemins de campagne asphaltés. Il est à l'altitude 151 et à 400 m au nord de la grande route qui relie Perwez à Wavre.

Elle a la forme d'un parallélogramme droit, assez rudement taillé et aux arêtes érodées. En grès blanc du landenien supérieur, elle semble provenir de la carrière d'Huppaye, à dix kilomètres de là; on ne trouve pas de roches semblables dans les alentours de la pierre. Sa hauteur totale est de 1 m 35 dont 0 m 73 au-dessus du niveau du sol. Sa face supérieure plane est un quadrilatère dont les côtés ont respectivement 40, 41, 45 et 49 cm.

Sur cette face plane horizontale est gravée une inscription: Je fait le chesne Guillaume Libiet. Il semble donc que le chêne Guillaume Libiet se trouvait à proximité de cette pierre, ce qui a pu motiver l'inscription sur celle-ci. Or, la campagne Guillaume Libiet et le chêne de



même nom sont déjà signalés dans des écrits de 1624. Sur la face sud de la pierre, on observe un grand signe gravé en forme de fourche à trois dents; une source se trouve à 250 m au nord-ouest de la pierre.

Cette pierre pèse quelque 1.000 kilos. Transporter un tel bloc sur une distance de deux lieues dans le simple but de marquer par une « borne » la limite de trois communes ou d'y graver une inscription rappelant l'existence d'un chêne à cet endroit, n'est pas le fait du Moyen Age. Il me paraît plus plausible que la pierre est bien antérieure

à la délimitation des communes et à son inscription et que l'inscription ne date que depuis la disparition d'un chêne remarquable qui se dressait à proximité. Wauters lui-même rapporte dans sa Géographie et histoire des communes belges (1859 à 1887) qu'une sorcière aurait été brûlée, près de la grosse pierre. Avec un autre historien, je crois que la Grosse Borne de Thorem-bais-alias la grosse pierre de Perwez- est un vénérable menhir de l'ère mégalithique.

A. Wauters signale aussi, en 1863, un énorme bloc de grès de 1,70 x 0,75 x 0,25 m au bord de la route de Wavre à Perwez, près de l'église de Thorem-bais-Saint-Trond; il était autrefois placé à l'angle du mur du cimetière.

Rappelons enfin que l'église de Perwez est consacrée à Saint-Martin. Est-ce à cause de la Grosse Pierre ou à cause de la chaussée antique Bavai-Tongres-Cologne, constituant la limite méridionale de Perwez sur plus de 5 km?

La Grosse Borne de Thorem-bais-saint-Trond (photo A. Kouprianoff)

Tirlemont

De Leeuwensteen ou « Pierre de la Colline » (disparue).

Situation: Au S.S.E. de la ville, le long du « Oude Weg » ou « Oude Straat », tronçon de l'antique Walenstraat, se trouvait une énorme pierre levée appelée Leeuwensteen.

D'après des extraits du registre des plans figuratifs des biens-fonds de la Table des Pauvres, de Tirlemont, datant des XVII^e et XVIII^e siècles, la pierre serait au carrefour du Vieux Chemin Tirlemont-Leer-Goedsenhoven et du Chemin de Wolmersum à Bost; donc juste à la limite des territoires des communes de Tirlemont, Bost et Hakendover, auxquelles elle aurait servi également de borne commune.

Description: Une gravure sur cuivre, de 18,5 cm x 26 cm, datée de 1800, due à Ronck et Piringer, représente cette pierre renversée. On y voit le moulin à vent de Massa, démoli en 1858, ainsi que dans le lointain l'église romaine d'Overlaer-sur-Hoegaarden. Cette gravure est conservée dans les archives communales de Tirlemont. Elle restitue bien les grandes dimensions du menhir: 22 pieds de hauteur, 8 à 12 pieds de largeur et 3 à 4 pieds d'épaisseur. La partie supérieure de la pierre est en biseau, comme les pierres de Hollain, de Bray et de Gozée.

Orientée S.E.-N.O., comme paraît l'indiquer la gravure, la pierre était à proximité du « Oude Weg » qui n'est autre qu'un tronçon de la voie antique méridienne Bouvignes-Namur-Taviers-Tirlemont-Herenthals-Hoogstraeten-Breda-Utrecht.

Dans la région de Tirlemont, cette voie passe par Piétrain-Zétrud-Outgaarden, le Leeuwensteen, près des tumuli de Grimde, à Vissenaken-Saint-Martin-Attenrode-Tielt-Saint-Martin et Rillaer.

La pierre se coucha sur son flanc oriental et fut enterrée, paraît-il, au début du XIX^e siècle.

Géologie: Nous n'avons pas d'indications sur la nature de cette pierre. Dans cette région, on a exploité autrefois des bancs de quartzite brun; on trouve encore actuellement dans le sol des blocs roulés, de plusieurs centaines de kilos, de grès du Landenien supérieur.

Toponymie: Le lieu-dit où se trouvait cette pierre s'écrit de multiples façons: Langenstein, Lovensteen, Louenstein, Louersteen, Leeuwensteen, Leuvensteen, Leversteen, Lovestein, Levensteen, etc.

Un acte de 1763 cite: « un demi-journal de terre gisant à la dite pierre de change, dit « Levensteen » et aussi « la pierre au livrance ».

Lowenstein ou Leeuwensteen doit son nom au mot flamand Leeuw, issu du germanique « hlawwa », qui signifie pente ou colline.

Plusieurs lieux-dits « Leeuw » existent dans cette région et la commune de Zoutleeuw (Léau) a la même étymologie, comme Sint-Pieters-Leeuw (Brabant).

Des fouilles seraient souhaitables au sommet de la colline « den Brul » (alt. 127), à 350 m à l'est de l'église de Bost, à proximité du carrefour du chemin, point commun aux communes de Tirlemont, Bost, Hakendover et Goetsenhoven.

Remarques: au N.-E. de cette pierre, à une distance de 1.200 m et sous un azimut de 50 degrés, c'est-à-dire celui du lever du soleil au solstice d'été, se trouve la chapelle de Onze-Lieve-Vrouw Ten Steen (voir Hakendover), sise comme Tirlemont et Grimde (berceau de Tirlemont; son église St-Pierre est romane du XII^e s.) sur la chaussée antique qui reliait Bou-

logne-sur-Mer à Tongres et à Cologne.

Bost-lez-Tirlemont

Le Lange Steen (existante).

Elle se trouve à 600 m au sud de l'église de Bost. Examinée le 17 septembre 1969, cette pierre de 1 m 35 de longueur a une base quadrangulaire et une tête triangulaire dont une face soigneusement taillée a un azimut de 310° —celui du coucher de soleil au solstice d'été. Or, les Leeuwensteen (pierre sur la colline) de Tirlemont avait son axe orienté dans la même direction.

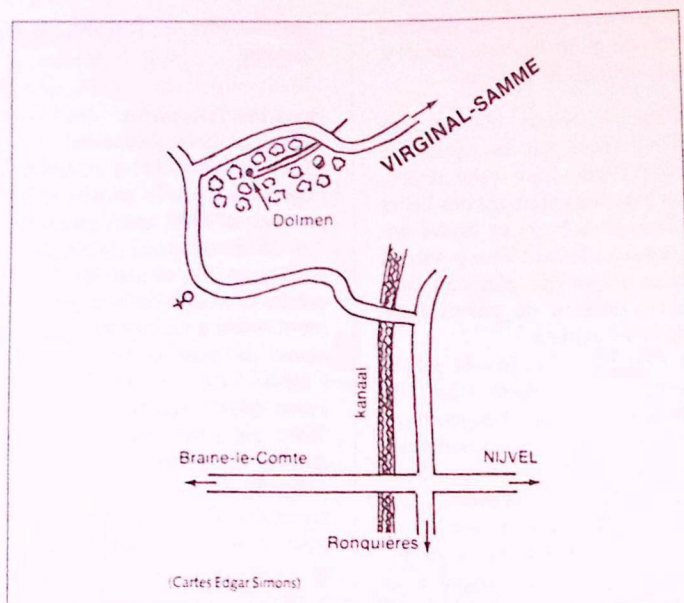
S'agit-il de deux pierres distinctes? Ou bien du Leeuwensteen démoli, n'a-t-on conservé et dressé qu'un fragment qu'on a appelé depuis Lange Steen Voir Tirlemont.

Virginal-Samme

Dans le Bois des Rocs, à la limite de Virginal et de Ronquières, près du ruisseau qui serpente au fond d'un ravin, se trouve une pierre circulaire de 1,80 m de diamètre et de 40 cm d'épaisseur, présentant une légère dépression en son centre. Ces mensurations sont identiques à celles de la Pierre-qui-Tourne de Braine-l'Alleud (disparue). Or, celle-ci se trouve exactement au nord-est de la Table des Sorcières: un observateur se tenant sur le bord supérieur du ravin du Bois des Rocs pourrait voir le 21 juin, au solstice d'été, le soleil se lever sur le point culminant de Braine-l'Alleud!

Il est curieux aussi de constater que l'escarpement rocheux situé au nord de la pierre et qui domine le lit du ruisseau de plus de 30 m., porte une pointe rocheuse en quartzophyllade qui dépasse de 1,50 m le bord du plateau boisé (alt. 90). Il est possible que c'est ce rocher pointu qui supportait autrefois





en son centre la Table des Sorcières, l'ensemble rocher-support et table ronde constituant donc une pierre-qui-tourne. Un jour, la table fut basculée de son support et roula au fond du ravin, où elle gît actuellement.

Autrefois, les jeunes filles en quête de mari venaient prier devant une humble chapelle de bois, accrochée à un rocher à quelques mètres de la Table des Sorcières, comme si on avait voulu exorciser ce site sauvage et la pierre au nom inquiétant. Actuellement, la chapelle a disparu et s'est éteinte la pratique du pèlerinage, le dimanche de Pentecôte, à ce qu'on appelait « La Chapelle des Amoureux ».

Signalons que l'église de Virginal-Samme est dédiée à St-Pierre. Rappelons que la légende locale rapporte que les ménagères, fatiguées de laver leur linge, n'avaient qu'à le déposer le soir sur la Table des Sorcières pour être assurées de l'y retrouver propre, le lendemain matin!

Une autre explication de ce site remarquable est donnée par M.

Marcel Homet de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, et M. Robert Dehon, membre du Comité de Rédaction de la revue Kadath. M. Homet croit que la table est toujours dans son site originel, au fond du ravin, près du ruisseau et à dix mètres d'une grotte taillée dans la roche par des mains humaines. Comme elle est placée sur un socle de pierre de largeur à peu près égale à son propre diamètre, il est d'avis que cet ensemble, socle et table, constitue un dolmen à table ronde. Le site grotte-ruisseau-dolmen serait donc, d'après lui, un endroit de culte druidique, qui a été christianisé ultérieurement par l'apparition de la petite chapelle au-dessus de la grotte.

M. Dehon a fait expertiser une lame de pierre prélevée dans la table, dans les laboratoires de l'Université Libre de Bruxelles. La table est poreuse et a été taillée dans une roche basaltique, donc d'origine volcanique. Or, des rochers semblables ne se trouvent qu'à plus de 300 km de ce site, soit dans le Massif de

l'Eifel, soit dans le Massif Central, affirment des géologues consultés. Voilà donc une pierre de plus d'un m³ de volume et pesant plus de 2.000 kg qui a été transportée de bien loin jusqu'ici.

En se basant sur les positions respectives de la grotte, de la table et d'un massif rocheux fendu (situé au S.O. de la table), M. Dehon arrive à la conclusion : la fente de visée du massif rocheux et le centre de la table forment une ligne droite qui, prolongée vers le N.E., passe exactement sur la Pierre-qui-Tourne de Braine-l'Alleud et vise le lever du soleil au solstice d'été (21 juin). Lui aussi croit que la pierre est en place depuis toujours et constitue donc un lieu de culte antique préromain.

Zemst

Le « Halvensteen » (existant).

Ce lieu-dit se trouve à un carrefour de routes allant à Kapelle-op-den-Bos, Hombeek, Zemst et Humbeek. Il est aussi à la limite des provinces de Brabant et d'Anvers. Il est au milieu d'un grand côté de la parcelle de terre rectangulaire appelée Middenveld. Il se trouve aussi à 1 km au sud de l'antique itinéraire reliant Bavai à Asse, Merchtem et Utrecht.

L'église de Zemst est dédiée à saint Pierre. Celle de Hombeek, à tour romane, est consacrée à Saint-Martin et sur le territoire de cette commune les Vossebergen ont livré des vestiges d'occupation néolithique et gallo-romaine. Or, on a déterré en 1930, au lieu-dit Halvensteen, une pierre de sable que la commune de Zemst a fait placer sur un socle tout près du carrefour où elle fut trouvée. Sa base est un carré de 79 cm de côté et sa hauteur maximum est de 45 cm. Sa moitié inférieure est nettement parallépipédique tandis

que la moitié supérieure érodée est arrondie et percée en son centre d'un trou plus ou moins circulaire.

D'après certains, Halvensteen ou Alfensten serait une déformation de Elfensteen-Pierre des Elfes, refuge ou autel de ces lutins. D'autres pensent que cette pierre percée d'un trou central fut le socle d'une croix de bois ou de fer, car il y avait autrefois, en ce carrefour, une croix. M. André Verels, de Zemst, se demande si elle n'était pas tout simplement la pierre milieu (half) du grand côté de la parcelle Middenveld. Les recherches sur l'origine de cette pierre très curieuse sont poursuivies par M. Verels et les membres de l'Ordre du Halve Steen, fondé en 1972 à Zemst.

Uccle

Un cromlech contemporain dans la forêt de Soignes

Quittant la drève de Lorraine, on s'engage sur la drève du Haras que l'on suit jusqu'au second carrefour de six chemins où l'on peut aisément parquer les voitures. Par un sentier appelé Koninginvoetweg, on arrive au bout de 300 m au cromlech (contemporain).



Le « Halvensteen » de Zemst (photo A. Ver Elst).

Un trilithe (ou portique) constitué de deux montants supportant une dalle horizontale, est entouré de douze menhirs dressés et disposés sur un cercle; ainsi est constitué un cromlech dédié à la mémoire de douze forestiers belges tués au cours de la guerre 1914-1918. Selon la revue Brabant Tourisme, le créateur de ce site fut un peintre Richard Viandier. Les noms des douze forestiers sont gravés et peints sur les menhirs. Le monument fut érigé quelques années après l'Armistice de 1918 au moyen de blocs de pierres provenant de la carrière néolithique de Wéris, remarquable site mégalithique dans la province de Luxembourg.

L'administration des eaux et forêts qui occupe un immeuble dans la forêt à proximité du pont de Groenendael, fit dresser un gros menhir près de ses installations à la mémoire de son directeur Alexandre Dubois, dont le nom fut donné d'ailleurs à l'avenue Dubois.

Un menhir au square de la République Argentine

A l'angle de l'avenue de l'Observatoire et de l'avenue du Vert Chasseur, se dresse un petit

menhir rappelant les efforts que notre Prince Albert déploya pour développer nos échanges commerciaux avec ce grand pays d'Amérique du Sud. Le square se trouve d'ailleurs sur un ancien diverticule préromain, le Dieweg et son prolongement vers l'Est, c-à-d l'avenue du Vert Chasseur.

Rosières en Brabant wallon. Un coin où l'on aime le cheval!

par Josée GEORIS

Il est à Rosières, une maison particulièrement accueillante! La "Ferme du Moulin". Construite au siècle dernier, ses bâtiments bas, paresseusement exposés au soleil de midi, servaient de corps de logis pour le meunier. Corps de logis prolongé par la grange et les étables.

A quelques mètres de là, subsistent encore l'ancien moulin à eau : deux petites maisonnettes construites face à face de chaque côté de la Lasne. Belle rivière s'il en est! Qui n'a pas encore vu les paysages bucoliques traversés par la Lasne s'est privé d'une grande joie.

Les amateurs de calme, de belles photos, de splendides promenades à pied ou à cheval par des chemins légèrement vallonnés seront satisfaits. De plus, Rosières, près de Rixensart, n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de la capitale.

Cheval, mon fidèle compagnon et ami

C'est depuis la Ferme du Moulin que Nicole de Jamblinne de Meux veille à la bonne marche d'International Horse Travel. Association sans but lucratif, créée pour répondre à la demande des cavaliers qui souhaitent passer des vacances équestres. Internationale, comme son nom l'indique, elle a des ramifications dans tous les pays d'Europe et même au-delà. Mais ses dirigeants aiment avant tout leur pays, la Belgique. Ils organisent des week-ends, des randonnées et des stages pendant toute la belle saison. A Rosières, en bordure du château de Rixensart et de son superbe bois de hêtres, des passionnés d'équitation organisent pour leur

plaisir des stages pour enfants de huit à quinze ans. Ils accueillent aussi bien des jeunes dont c'est la première approche du cheval - tout en douceur et compréhension réciproques - que des cavaliers déjà chevronnés. Ceux-ci prennent plaisir à perfectionner leurs connaissances d'équitation selon la méthode académique française, que se soit en dressage ou en obstacle. La ferme typique brabançonne qui accueille cette activité a été aménagée pour les besoins de la cause. Des dortoirs modernes, confortables, une salle à manger ainsi qu'une salle de jeux couverte, en cas d'intempéries, sont à la disposition des cavaliers. Les repas, abondants et savoureux, sont préparés par une mère de famille nombreuse. Ils sont supervisés par sa fille, diététicienne.

Le nombre d'enfants est volontairement limité à dix-huit. Ils sont divisés en trois "classes" qui chacune est confiée à une monitrice diplômée. Le tout, supervisé par Nicole et Jeoffroy de Jamblinne de Meux, respectivement guide touristique d'équitation diplômée



et instructeur en équitation.

En dehors des heures d'équitation, les enfants ont le choix entre diverses activités. Attelage de poneys dans les bois de Rixensart, voltige, initiation à la bourrellerie (travail du cuir), à la maréchalerie, à la cartographie, à la connaissance de la nature, de la région etc. Les nécessaires connaissances en hippologie s'apprennent au moyen de projections de diapositives.

En fin de semaine, un mini-jumping clôture le stage et permet aux enfants de situer leur acquit et leurs progrès. Le dernier jour, un "quadrille" et une présentation d'attelage sont présentés aux parents et à la famille. Ils permettent aux parents de voir leurs enfants en pleine activité.

Le Brabant Wallon est une région qui doit être découverte! Il y fait bon vivre! Les milliers de personnes, travaillant à Bruxelles, qui font la navette chaque jour vers la capitale, l'ont bien compris.

A Rosières, l'on pense aux enfants et à leurs vacances. Vacances saines, vivantes, enrichissantes, proches de la nature en compagnie d'un noble animal nommé "CHEVAL".

Dates des stages à la Ferme du Moulin : du 15 au 21 juillet et du 22 au 28 juillet 1990.

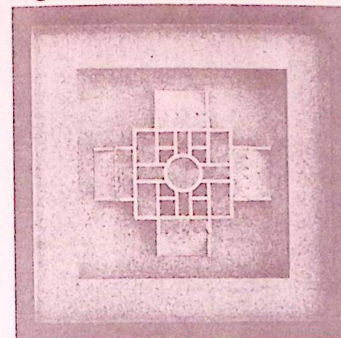
Nicole de Jamblinne de Meux,
Rue du Moulin, 12
1331 Rosières
Tél : 02/653 24 87
(9 à 12 heures).

Rien n'a été laissé au hasard. Tout a été pensé, réfléchi. Madame de Jamblinne a elle-même deux enfants (photo : J. Georis)

EXPOSITIONS

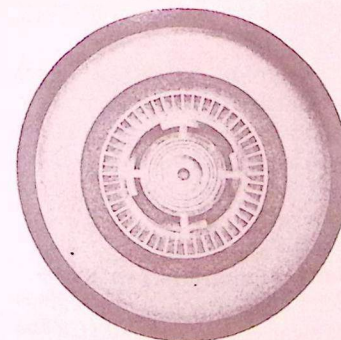
A la Fondation pour l'Architecture : Nikki Bell et Ben Langlands

La Galerie de la Fondation pour l'Architecture ouvre son nouveau programme de manifestations avec une exposition des artistes anglais Nikki Bell (né à Londres



en 1959) et Ben Langlands (né à Londres en 1955).

Trouvant son origine dans l'intervention proposée par l'"art minimal", le travail de Langlands et Bell évolue vers une analyse des espaces "conteneurs" qui déterminent le caractère de la culture européenne contemporaine et pose les questions de la représentation en art et architec-

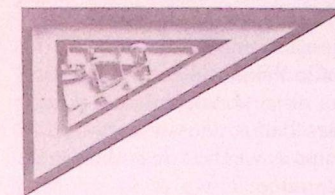


ture. Néanmoins, Langlands et Bell ne sont pas des architectes. Comme l'a très bien remarquée Louise Neri, leurs sculptures peuvent être lues comme un

almanach, un journal, une analyse des sphères d'influence de l'Europe contemporaine qui désigne clairement l'Allemagne Fédérale et la France comme les vortex des déterminismes culturels, économiques et sociaux d'après-guerre.

Cette exposition est la première réalisée par ces artistes en Belgique : Langlands et Bell ont saisi cette opportunité pour produire une série de nouvelles pièces qui recréent des bâtiments et des motifs directement inspirés du contexte de l'exposition : la ville de Bruxelles, sa situation physique et politique dans une carte de l'Europe qui est en train de se redessiner.

Cette manifestation est organisée



en collaboration avec la galerie Interim Art à Londres et avec le soutien du British Council à Bruxelles.

Renseignements pratiques

L'exposition se déroule du 22 mars au 22 avril dans la Galerie de la Fondation pour l'Architecture, 55 rue de l'Ermitage à Ixelles. Elle est ouverte du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 heures; le week-end de 11 à 19 heures.

A Nivelles : une exposition sur les droits de l'enfant

L'enfant et ses droits, tel est le thème de l'exposition réalisée par l'ULB et la VUB. Voici trente ans que la Communauté internationale a proclamé que les enfants avaient des droits et, le 20 novembre 1989, ceux-ci ont été approuvés au siège de l'Organisation des Nations unies. Les organisateurs de cette manifestation ont choisi d'illustrer les articles les plus fondamentaux de cette convention à travers des photos et des documents divers (protection familiale et sociale, droit à la Santé, à l'éducation, aux loisirs...)

Si 1989 a été déclarée, au niveau mondial, l'"année des droits de l'enfant", 1990 se devait de corroborer ce thème.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient à la Bibliothèque Publique Centrale de la Communauté française pour le Brabant wallon (place Albert 1er à Nivelles) du 17 au 29 mars. Elle est accessible au public les lundi, mardi et jeudi de 13 à 18 heures; le mercredi de 10 à 19 heures; le vendredi de 13 à 19 heures et le samedi de 9 h 30 à 12 h 30.

EXPOSITIONS

Au Musée Wellington : "Inédits sur Waterloo (1815)"

"Inédits sur Waterloo 1815", tel est le thème de cette exposition qui s'écarte totalement des sentiers battus dans le cadre de la commémoration de la Bataille de Waterloo.

Elle met en valeur des aspects insolites ou méconnus de la biographie d'officiers et de soldats présents à la bataille. D'autre part, elle nous présente des objets du quotidien de l'époque napo-

léonienne, de même que des documents peu connus issus de collections privées. Cette exposition nous fait également découvrir des outils techniques de cette période tels des instruments de mesures, un panneau didactique sur l'utilisation de la fusée Congreve... Les pièces qui sont exposées sont pour la plupart étrangères aux propres collections du musée et n'ont jamais été présentées à Waterloo.

Renseignements pratiques

L'exposition a lieu au 2^e étage du Musée Wellington (ch. de Bruxelles, 147 à Waterloo) du 1^{er} mai au 31 juillet. Elle est accessible au public tous les jours de 9 h 30 à 18 h 30.

A la Ferme du Caillou : "Waterloo par ceux qui l'ont vécu"

Dans le cadre des festivités commémorant le 175^e anniversaire de la Bataille de Waterloo, l'ASBL "Bataille de Waterloo 1815" et l'historien Jo Gérard en collaboration avec la Province de Brabant organisent une exposition itinérante rassemblant des

souvenirs de l'Empire, des armes et des objets divers prêtés par le Musée Royal de l'Armée. Hormis tous ces objets, cette manifestation fait découvrir la reproduction, en un mètre de dimension, de journaux belges qui relatent les événements qui ont

eu lieu avant, pendant et après la bataille de 1815. Autre élément important de cette exposition : une excellente sélection de trente gravures choisies dans la collection privée de l'historien Jacques Logie qui, depuis son enfance, marque un vif intérêt pour Napoléon.

L'ensemble des oeuvres présentées permettent ainsi de revivre les journées de la Bataille de Waterloo vues et commentées sous un angle jamais abordé jusqu'ici!

Renseignements pratiques

Cette exposition se déroule dans les locaux de la Ferme du Caillou (ch. de Bruxelles, 66 à Vieux-Genappe) jusqu'au 22 mars. Elle est ouverte au public tous les jours, sauf les lundis non fériés, de 13 h 30 à 17 heures.



EXPOSITIONS

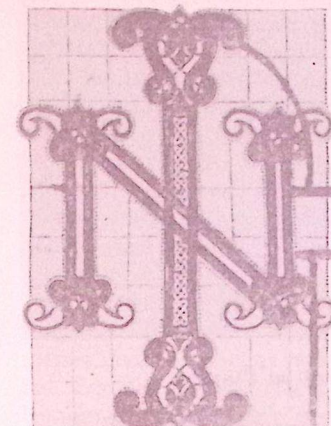
A la Bibliothèque Royale Albert 1^{er} : Evangéliaires carolingiens enluminés

Au temps de Charlemagne, le livre joue un rôle important dans la diffusion des nouveaux idéaux. Il se caractérise par la clarté de l'écriture et la richesse des enluminures.

Tout comme les ivoires et l'orfèvrerie, les manuscrits sont évidemment aussi les témoins privilégiés de l'inspiration qui animait les commanditaires et les artisans de l'époque.

Récemment, il a fallu dérelier, pour des raisons de conservation, un des principaux évangéliaires carolingiens du Musée Schnütgen à Cologne. Cette opération exceptionnelle a permis d'exposer, simultanément et pour la première fois, tous ses feuillets enluminés. Cet ensemble a été complété par des manuscrits de la Dombibliothek et de l'Historisches Archiv de Cologne.

Après avoir été présentée dans cette grande ville rhénane, cette exposition a été enrichie d'évangéliaires en provenance de



la Bibliothèque de la Rijksuniversiteit de Leyde, du Rijksmuseum

"Het Catharijneconvent" d'Utrecht et des Bibliothèques Royales de la Haye et de Bruxelles pour notre plus grand plaisir. Un catalogue descriptif établi par Monsieur Anton von Euw analyse l'histoire et la signification de l'évangélaire ainsi que le développement stylistique de l'écriture et de l'enluminure.

Renseignements pratiques

L'exposition, qui a lieu en la Chapelle Nassau de la Bibliothèque Royale Albert 1^{er} (Mont des Arts à Bruxelles) jusqu'au 31 mars, est accessible tous les jours sauf le dimanche de 12 à 16 h 50.

Au Muséum: Orchidées des forêts tropicales, culture et protection

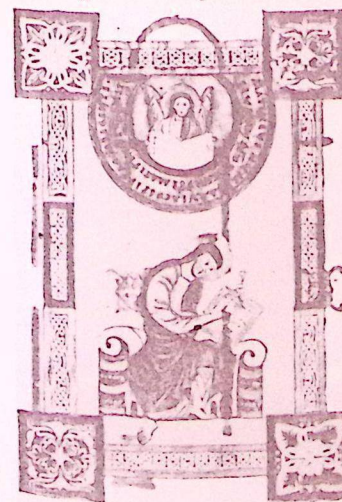
A cette occasion, la salle d'exposition temporaire du Muséum est complètement garnie de plantes d'orchidées en fleurs, orchidées dont les souches proviennent essentiellement de la forêt tropicale. Un diorama représente cette forêt avec des orchidées et, en comparaison, une partie de la forêt détruite. Les membres de la Société Belge d'Orchidophilie et leurs invités veulent prouver qu'il est possible de cultiver des orchidées sans appauvrir la forêt tropicale. En effet, les méthodes de culture qui sont démontrées permettent d'obtenir la reproduction d'espèces sauvages importées en Europe depuis longtemps. Jean-Jules Linden, qui a habité le

parc Léopold, est l'explorateur belge qui a introduit, jadis, le plus d'espèces.

De plus, les orchidophiles parviennent à créer des hybrides dont le nombre s'élève à plus de 30 000. Durant l'exposition, il est possible d'acquérir des plantes d'orchidées et de recevoir toutes les explications nécessaires pour les faire croître avec succès.

Renseignements pratiques

L'exposition a lieu du 24 mars au 1^{er} avril à l'Institut royal des Sciences Naturelles de Belgique, rue Vautier 29 (ou chaussée de Wavre 260) à Etterbeek. Elle est ouverte au public tous les jours, sauf le lundi, de 9 h 30 à 16 h 45.



Vient de paraître



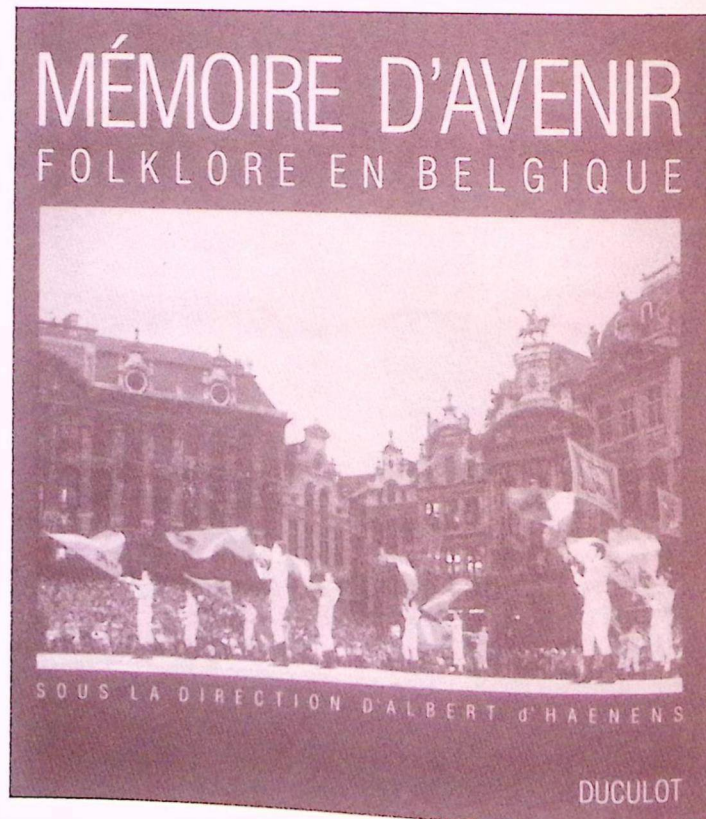
Mémoire d'avenir, le folklore en Belgique

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa présence en Belgique, la société BULL voulant associer la mémoire du passé avec la vision de l'avenir, a pris l'initiative de célébrer cet événement en confiant au Professeur Albert d'HAENENS la réalisation d'un ouvrage ambitieux à la gloire de notre patrimoine folklorique national. Fondateur et animateur des Maisons de la Mémoire, directeur du Groupe de recherches et d'études sur la Communication Culturelle de l'U.C.L., Monsieur d'Haenens a choisi une équipe de 15 auteurs, représentatifs de nos trois Communautés, et chargés de traiter la vaste matière folklorique suivant quatre "mouvements" d'une grande fête conviviale : fêter la communauté, le sacré, la rencontre et la relation. Convivialité est le mot-clé du livre : les manières et pratiques d'être et de faire ensemble suivant une certaine tradition vécue : prier, fêter, parler, boire et manger; tout ce qui, selon le Professeur "a échappé au laminage et à l'effacement des écritures". Après l'excellente introduction, très personnelle, sur le folklore convivial de Monsieur d'Haenens, nous retiendrons surtout "Binche, la cité des Gilles" de Michel REVELARD et le chapitre sur la gastronomie en Wallonie de Jean FRAIKIN. Photographier le folklore est très difficile et ce livre contient 170 photos, résultat d'une sévère sélection. La grande majorité d'entre-elles sont merveilleuses, avec toutefois quelques documents de moindre facture. Dans les annexes de l'ouvrage, on aura un petit regret, parmi la liste des musées con-

sacrés au folklore, pour l'absence du Béguinage d'Anderlecht et du Musée du folklore Armand Pellegrin à Opheylysem. Devant l'envergure nationale du projet de cette édition, celle-ci a été coéditée dans les trois langues par Duculot, Lannoo et Grenz-Echo. Comprenant 200 pages, au format 250 X 290 mm, reliure pleine toile sous jaquette, ce livre prestigieux est disponible au prix de 2900 F dans toute bonne librairie.

Poil et Plume

Voici un ouvrage remarquable à plusieurs titres des Editions Duculot.



lot. C'est à une véritable redécouverte de la langue française que nous convie Madame Michèle LENOBLE-PINSON, la bien nommée, sous l'angle particulier des locutions cynégétiques passées dans notre langage courant. Docteur ès lettres, professeur de lexicologie à l'Université, Madame Lenoble nous ravit positivement par son érudition et son livre plaira tout autant aux amoureux de la langue qu'aux amis de la nature ou même aux folkloristes. Quatre modes de la chasse ont fourni au français un nombre incroyable de termes : la vénerie, la chasse à tir, la fauconnerie et le piégeage. L'origine du vocabulaire remonte parfois au XIV^{ème} siècle, la terminologie est riche,

Foires et forains en Wallonie

Publié à l'initiative et avec la collaboration du Musée de la Vie Wallonne par l'éditeur Pierre MARDAGA, cet ouvrage aborde un thème passionnant mais peu abordé jusqu' alors. Il est basé sur des objets et des documents anciens puisés dans les réserves du Musée, avec des documents prêtés par d'autres institutions, collectionneurs privés ou forains.

Le sous-titre "Magie foraine d'autrefois" décrit bien ce que signifiait pour une ville, un village ou un quartier l'arrivée de forains. Avant 1642, outre les 52 dimanches, la population de nos régions bénéficiait d'une quarantaine de jours fériés prescrits par l'Eglise. Les amusements populaires étaient mal vus par la bourgeoisie qui y voyait des facteurs de désordre de la société et qui tenta dès le XVI^{ème} siècle par des ordonnances et des édits de restreindre autant que possible ker-

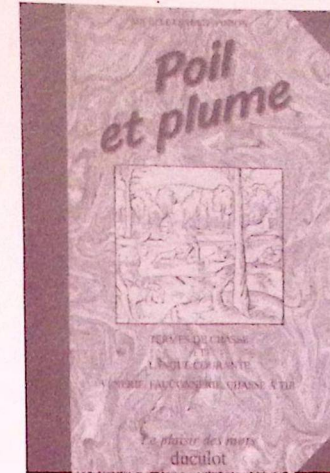
Vient de paraître



Jardins en Belgique

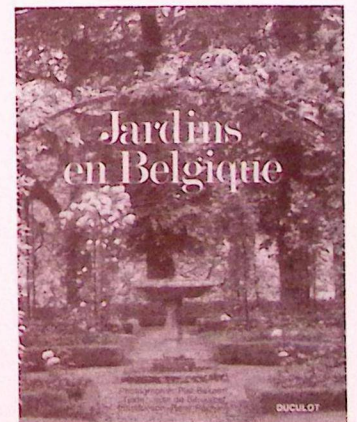
Après les "Jardins en Flandre", Piet Bekaert récidive, à notre grande joie, avec les "Jardins en Belgique" qui viennent de sortir en librairie.

Peintre, sculpteur, poète et photographe, Piet Bekaert nous convie à une promenade dans des paysages de rêve qui auraient enchanté Monet et inspiré Mozart. Car, comme René Pèchère l'a si bien écrit dans sa préface, "la magie de ses photographies met en éveil quasi physiquement les cinq sens qu'on attribue à l'homme. C'est plus qu'une boîte photographique : il a mis son âme dans la lentille". Ses photos sont plus que des images, ce sont des poèmes à part entière. Pour mettre au point ces "Jardins en Belgique", Piet Bekaert a parcouru pendant plus d'un an des milliers de kilomètres, fixant des jardins les plus belles harmoniques et ces éphémères métamorphoses dont les parent les saisons, de "la rosée qui voile les iris bleus du printemps" au "givre d'octobre sur les hortensias ocre". En contrepoint de cette symphonie, les commentaires avertis de



messes, ducasses et autres festivités. Ces préjugés continuèrent bien après l'ère industrielle, et en 1882 encore des membres du Conseil communal de Bruxelles étaient d'avis que la classe ouvrière "n'avait rien à gagner à l'organisation d'une foire". La mécanisation et la création d'attractions plus luxueuses eurent raison progressivement de ces résistances. Les foires se sont adaptées aux modes et à l'esprit du temps, en cherchant à satisfaire les goûts d'un public aussi nombreux et varié que possible. C'est l'histoire des foires aux variétés de leur origine à la fin des années 30 qui est présentée dans cet ouvrage fort intéressant de 230 pages, comportant de nombreuses illustrations en noir et blanc et en couleur. Le livre comporte des chapitres particuliers sur les foires de Liège, La Louvière, Namur, Charleroi, Verviers, Mons et Nivelles.

En vente au prix de 1.250 F au Musée et chez l'éditeur Pierre Mardaga, rue Saint-Vincent 12 à 4020 Liège.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

70 ateliers d'artistes saint-gillois qui ont invité plus de 80 artistes belges et étrangers à venir exposer chez eux;

- le Musée Horta et plus de 15 galeries privées promotionnent des expositions programmées durant cette période;

- à l'Hôtel communal, sous un plafond peint par Khnopff, une exposition sur Jef Lambeaux et la création d'un jeu scénique original "Jef Lambeaux, son temps et ses hommes politiques" ainsi qu'un film sur celui-ci;

- à l'école rue de Bordeaux, création d'une exposition "L'Île aux Esprits" : une galerie de portraits constituée de sculptures provenant de toutes les époques et de nombreuses parties du monde et de plexiglas réalisés par les élèves. Cette exposition fait l'objet d'un jeu d'identification et d'un suivi pédagogique assuré par les professeurs d'histoire. Dans le même esprit, le parc Dejaer/Waterloo accueille une exposition de sculptures de plein air "Entre Cour et Jardin";

- une rétrospective des films d'art d'Henri Storck et l'avant-première publique d'un film sur James Ensor au Centre Culturel Jacques Franck;

- une librairie éphémère d'art contemporain à l'Hôtel communal;

- un kiosque permanent place Van Meenen qui vous donne l'occasion d'entendre des concerts en plein air tous les soirs du Parcours à partir de 19 h 30;

- un libre parcours est offert aux musiciens de rue. Jongleurs, saltimbanques et conteurs font revivre nos places publiques, nos parcs et nos marchés;

- des conférences de sensibilisation pour le grand public relatives

à l'art;

- un piano-bar tous les soirs du Parcours au Centre Culturel Jacques Franck;

- visites de groupe de l'Hôtel communal les samedis à 15 heures et les dimanches à 10 h 30 durant le Parcours;

- un jeu de lumières, feux d'artifice et un festival de trapèze volant clôturent le Parcours le dimanche 20 mai à 22 heures.

Renseignements pratiques

Ce Parcours des Artistes a lieu du 4 au 6 mai, du 11 au 13 mai et du 18 au 20 mai; le vendredi de 15

à 19 heures et le week-end de 10 à 19 heures.

Vous trouverez des informations complémentaires dans le guide général du "Parcours d'Artistes II". Celui-ci est disponible à partir du 1er avril dans plusieurs points de vente du pays. Il présente chaque artiste, son travail, sa technique ainsi que les expositions dans les galeries, lieux culturels et espaces publics, les manifestations culturelles et les programmes d'animation pendant cette période.

Au Musée communal de Woluwe-Saint-Lambert : Conférence-débat "Sacré carnaval"

Le 11 mars, à l'invitation de la Fondation Albert Marinus, Bernard COUSSEE, membre de la Société de Mythologie française et de la Commission historique du Nord, donnera une conférence à Bruxelles sur le thème du carnaval. Pour Bernard Coussée, les mascarades ne sont pas, à l'évidence, un simple exutoire de société. Il présente ce phénomène festif, dont les racines plongent hors du temps, comme un ensemble de rites magico-religieux qui visent globalement à faciliter la naissance du printemps. Telle était du moins la fonction primitive du carnaval : assurer le passage entre l'hiver et le printemps, en agissant sur deux registres : celui de la circulation des âmes et celui de la purification.

Dans sa conférence, Bernard Coussée traitera particulièrement du bestiaire qui est consacré aux

rituels carnavalesques. En effet, en carnaval, l'inversion des valeurs conduit l'homme à se comporter comme un animal auquel il prête par ailleurs certains caractères humains.

Certains animaux, tels l'ours, le loup, le coq, l'âne ou le cheval, apparaissent comme privilégiés. De plus, ils interviennent tant de fois dans la Légende dorée des saints fêtés à cette période de l'année qu'on peut dire qu'ils cristallisent une véritable mythologie carnavalesque.

Renseignements pratiques

La conférence a lieu le dimanche 11 mars à 15 heures au Musée communal de Woluwe-Saint-Lambert, rue de la Charrette, 40. Réservation préalable indispensable à la Fondation Albert Marinus : 02/761 27 57.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Visites de l'hôtel de Ville de Bruxelles : nouvel horaire

Ce prestigieux bâtiment renferme de splendides collections de tapisseries bruxelloises, des oeuvres d'art, de riches pièces de mobilier, des portraits de personnages historiques, des objets de décoration de notre patrimoine artistique depuis le XVIe siècle. Toutes les visites sont guidées et se font alternativement en quatre langues : français, néerlandais, allemand et anglais.

A partir de 1990, l'Hôtel de Ville est accessible au public :

- du mardi au vendredi : de 9 h 30

à 12 h 15 et de 13 h 45 à 16 heures (17 heures d'avril à septembre);

- les dimanches et jours fériés : de 10 à 12 heures et de 14 à 16 heures.

L'Hôtel de Ville est toujours fermé les 1er janvier, 1er mai, 1er et 11 novembre ainsi que le 25 décembre.

Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous aux guides (bureau du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville - tél. : 02/512 75 54) ou au Service du Protocole et des Relations Publiques par écrit (Hôtel de Ville, Grand-Place, 1000 Bruxelles).

Dans le cadre des manifestations du 175e anniversaire de la Bataille de Waterloo : concours international de photos

Comme les festivités organisées du 1er mars au 19 juin 1990 à l'occasion de la Bataille de Waterloo s'annoncent hautes en couleurs, les Syndicats d'Initiative de Waterloo et de Genappe, l'Echevinat du Tourisme de Braine-l'Alleud, l'Administration communale de Lasne, la Province de Brabant et l'ASBL "Bataille de Waterloo 1815" ont décidé d'en faire l'objet d'un concours international de photographie ouvert aux amateurs comme aux professionnels.

Les dépliants comprenant les indications et le règlement du concours, la liste des prix et un billet d'inscription sont disponibles, partout en Belgique, auprès des détaillants photographiques, des clubs de photos, des associations pro-

L'Hôtel de Ville de Bruxelles.
Dessin de Luc Putman.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

fessionnelles de photographes...
Le dépôt des photos et diapositives est fixé au 15 juillet 1990.

Les cent premiers lauréats se verront remettre des prix d'une valeur de plus de 700 000 F. Quant aux cent plus beaux clichés du concours, ils seront repris dans "Le livre d'or des festivités", un luxueux livre de 120 pages cartonné et broché qui sera édité à 2 000 exemplaires et dont la parution est prévue pour le mois d'octobre. Durant ce même mois, une exposition itinérante des oeuvres sera organisée dans les 4 cités du Champ de Bataille 1815. Dans chacune de celles-ci, les visiteurs auront la possibilité d'attribuer un "prix du public".

Visites des Serres Royales de Laeken en 1990

Tous les ans, au mois de mai - c'est devenu une tradition - les magnifiques Serres Royales de Laeken, aménagées avec un goût exquis, à l'initiative de notre grand



Répétition de la reconstitution de la Bataille (12 juin 1988).

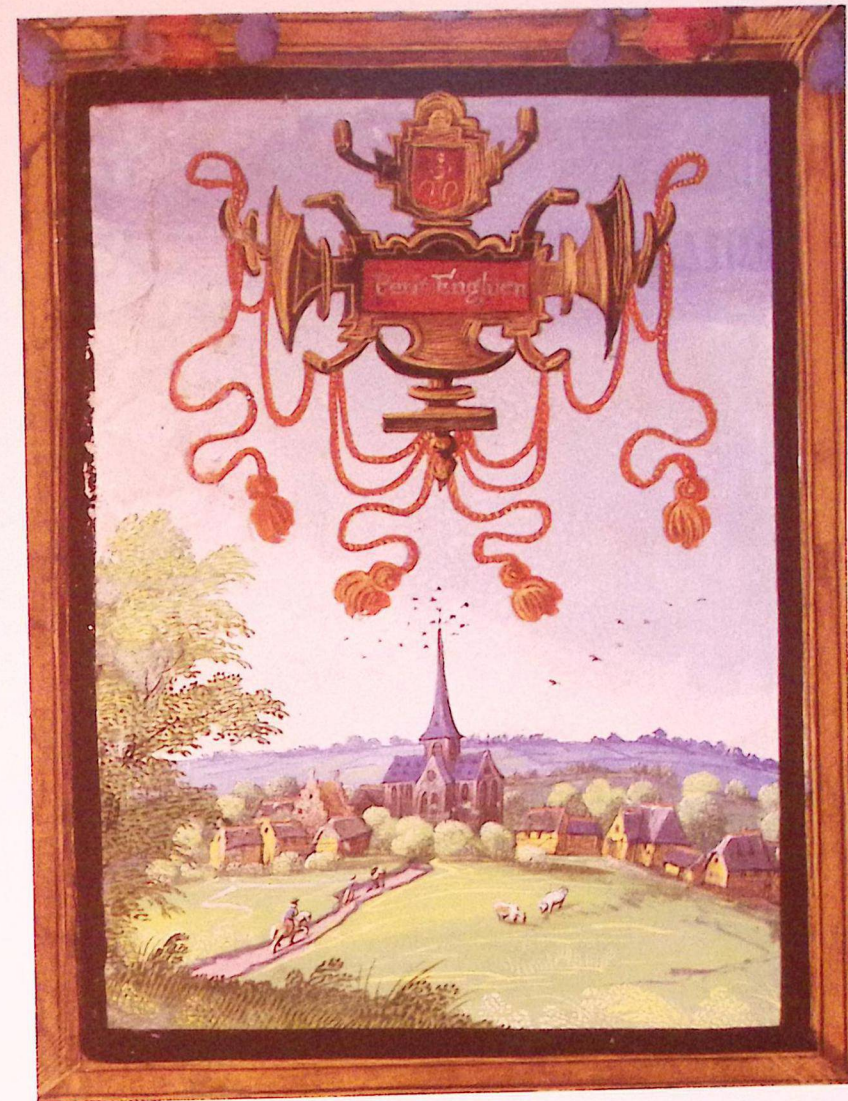
roi bâtisseur et urbaniste, Léopold II, ouvrent leurs portes au public. Tous les ans également, des dizaines de milliers de touristes, excursionnistes, étudiants, écologistes, passionnés de botanique, amis de la nature ou simples curieux (ils étaient près de 90 000 visiteurs en 1989) profitent de cette occasion qui pour découvrir, qui pour redécouvrir - car on ne se lasse jamais d'un spectacle aussi chatoyant - la magnificence et la luxuriance de cette étonnante végétation qui court tout au long des galeries et

des salles où arbres, plantes et fleurs exotiques se disputent la palme, sans parler de la beauté envoûtante du splendide Jardin d'Hiver, qui mérite à lui seul le déplacement. A l'intention de nos lecteurs, nous publions, ci-après, les jours et heures de visites prévues pour 1990 : le samedi 21 avril, le dimanche 22 avril, le mardi 24 avril, le mercredi 25 avril, le jeudi 26 avril, le samedi 28 avril, le dimanche 29 avril, le mardi 1er mai, le mercredi 2 mai, le jeudi 3 mai, le samedi 5 mai, le dimanche 6 mai; chaque fois de 9h30 à 12 heures et de 14 à 17 heures. Toutes ces visites sont gratuites.

En outre, les serres illuminées pourront être visitées, de 21 à 23 heures, du 20 au 22 avril, du 27 au 29 avril et du 4 au 6 mai. Pour ces visites du soir, il sera perçu un droit de 80 F au profit des oeuvres de la reine Fabiola. Toutefois, les jeunes de moins de 18 ans bénéficieront de l'entrée gratuite.

Parking : avenue de la Dynastie (en face du château royal de Laeken).

Entrée : à l'angle des avenues du Parc Royal et Van Praet (Fontaine de Neptune).



Petit-Enghien, vue extraite du t. X (pl. 102) des *Albums de Croÿ, Comté de Hainaut VII* (à paraître en 1991).

L'édition des *Albums de Croÿ* a été entreprise par le Crédit Communal de Belgique en 1985 à l'occasion de son cent vingt-cinquième anniversaire. La collection se compose de 26 volumes et couvre le Hainaut, le Namurois, une partie du Brabant et le Nord de la France. A ce jour, 15 Albums ont déjà été publiés.

Prix normal par volume: 3.950 FB.
En souscription à la collection complète, pour les personnes ayant un compte au Crédit Communal: 2.750 FB par volume payables en 3 mensualités de 850 FB.
Pour toute information: Service Ventes du Crédit Communal, 44 bld. Pachéco, 1000 Bruxelles (02/214.43.08 et 214.41.12).